

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1936

THÈSE

N°

378

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Roger FRÉTIGNY

Né le 29 Avril 1909 à Rouen (Seine-Inférieure)

L'AUTISME MYTHOMANE

Président : M. H. CLAUDE, Professeur

Librairie L. RODSTEIN

17, Rue Cujas, PARIS (V°)

1936

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1936

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Roger FRÉTIGNY

Né le 29 Avril 1909 à Rouen (Seine-Inférieure)

L'AUTISME MYTHOMANE

Président: M. H. CLAUDE, Professeur

Librairie L. RODSTEIN
17, Rue Cujas, PARIS (V°)
1936

LE DOYEN : ROUSSY

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE
Physiologie	Léon BINET
Physique médicale	STROHL
Chimie médicale	DESGREZ
Bactériologie	Robert DEBRE
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT
Pathologie médicale et générale	BAUDOIN
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU
Anatomie pathologique	ROUSSY
Histologie	CHAMPY
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU
Thérapeutique	N.
Hygiène et médecine préventive	TANON
Médecine légale	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET
Clinique médicale	LOEPER
	CARNOT
	CLERC
	Marcel LABBE
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOUILLET
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	H. CLAUDE
Clinique des maladies du système nerveux	GOUGEROT
Clinique des maladies infectieuses	GUILLAIN
	LEMIERRE
Clinique chirurgicale	CUNEO
	GOSSET
	GREGOIRE
	LENORMANT
Clinique ophtalmologique	TERRIEN
Clinique urologique	MARION
	BRINDEAU
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE
	JEANNIN
Clinique gynécologique	PROUST
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL
Clinique propédeutique	SERGEANT
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU
	HOVELACQUE
	MULON
Professeurs sans chaire	OLIVIER
	VERNE
	MOCQUOT



II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.

BENARD Henri ..	Pathologie médicale.
BERNARD Etienne	Pathologie médicale.
BOULIN	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
FEY	Urologie.
GALLIARD	Parasitologie.
GASTINEL	Bactériologie.
DE GAUDART	
D'ALLAINES ...	Pathologie chirurgi- cale.
GAYET	Physiologie.
GIROUD	Histologie.
HAGUENAU	Pathologie médicale.
HALPHEN	Oto-rhino-laryngolo- gie.
HAZARD	Pharmacologie.
HUGUENIN	Anatomie patholo- gique.
JOANNON	Hygiène.
LABBE Henri ..	Chimie biologique.
LACOMME	Obstétrique.
LANTUEJOUL ...	Obstétrique.
LAROCHE Guy ..	Pathologie médicale.

MM.

LEMAIRE	Pathologie expéri- mentale.
LEVEUF	Pathologie chirurgi- cale.
Mlle J. LEVY	Pharmacologie.
LEVY-VALENSI ..	Neurologie et Psy- chiâtrie.
MOREAU	Pathologie médicale
MOULONGUET ..	Pathologie chirurgi- cale.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
OBERLING	Anatomie pathologi- que.
PETIT-DUTAILLIS	Pathologie chirurgi- cale.
PIEDELIEVRE ...	Médecine légale
PORTES	Obstétrique.
RICHET	Physiologie.
SANNIE	Chimie biologique.
SENEQUE	Pathologie chirurgi- cale.
TROISIER	Pathologie expéri- mentale.
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	Pathologie chirurgi- cale.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE	Pathologie chirurgi- cale.
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLET-BERT	Physiologie.

MM.

LEROUX	Anatomie pathologi- que.
NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.
ZIMMERN	Physique.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.

ABRAMI	}	Clinique médicale.
ALAJOUANINE		
AUBERTIN		
BRULE		
CHABROL		
CHIRAY		
DONZELOT		
DUVOIR		
HARVIER		
LIAN		
PASTEUR- VALLERY- RADOT	}	
SEZARY		

MM.

BASSET	}	Clinique chirurgicale.
BROCQ		
CADENAT		
GATELLIER		
HEITZ-BOYER ..		
MOURE		
QUENU		
SCHWARTZ		
VELTER		

MM.

ECALLE	}	Clinique obstétricale.
GUENIOT		
LE LORIER		
LEVY-SOLAL		
METZGER		

V. — CHARGES DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MERE

A MA FAMILLE

Qui m'a donné à tout moment la mesure de
son amour et de son dévouement.

A Monsieur et Madame BOITARD

A qui je devrai les débuts de ma carrière
médicale.

A Monsieur et Madame KASSE

Qui m'ont, en toute occasion, témoigné leur
intérêt.

A Madame RODIER

En gage de respectueuse affection.

A Monsieur ROGER G. LACOMBE

Mon premier maître de philosophie, guide
intime de mon évolution intellectuelle.

A M. le Professeur HENRI CLAUDE

*Professeur de la Clinique Psychiatrique
de la Faculté de Médecine de Paris,
Membre de l'Académie de Médecine,
Officier de la Légion d'Honneur,*

Qui a bien voulu nous faire l'honneur de
présider le jury de cette thèse.

A M. le Professeur Agrégé LEVY-VALENSI

Médecin des Hôpitaux,

Qui nous a aidé de ses conseils éclairés.

A MON JURY DE THESE

A. M. Le Doyen HENRI DELACROIX

Qui n'est pas seulement pour moi un maître,
mais aussi un conseiller bienveillant.

A M. le Professeur GEORGES DUMAS

A qui je dois mes premiers enthousiasmes
pour la médecine mentale et qui m'a toujours
utilement guidé dans cette voie.

En témoignage de ma respectueuse gratitude.

A M. le Docteur JEAN PICARD

*Médecin des Asiles,
Directeur de l'Asile départemental d'Aliénés
d'Eure-et-Loir,*

Qui m'a initié à la pratique psychiatrique.

A TOUS MES MAITRES DE LA FACULTE DE
MEDECINE, DE LA FACULTE DES LETTRES
ET DE LA FACULTE DES SCIENCES

INTRODUCTION



INTRODUCTION

Nous abordons l'étude de la mythomanie sans méconnaître les nombreuses difficultés qu'elle soulève. Nous ne prétendons pas les surmonter toutes : si les questions demeurent souvent sans réponse, la faute en est à la science. L'essentiel n'est pas de trouver une solution, mais de voir un problème; du moins est-ce un but suffisant pour une étude comme celle-ci. Nous ne voulons envisager, dans cette introduction, que des difficultés préliminaires concernant l'une la définition de la mythomanie, les autres la forme et le plan de la recherche.



L'une des grosses difficultés de l'étude des troubles imaginatifs est créée par la diversité de leurs manifestations cliniques, la multiplicité des formes décrites. Cela appelle quelques remarques. Une distinction classique oppose la *mythomanie simple* à la *mythomanie délirante*. Le menteur, le bluffeur sont des mythomanes simples. On ne devient délirant qu'en apportant sa croyance au mythe. La distinction est commode. Reste à savoir si elle est justifiée.

C'est d'abord une question d'observation. Exposons un fait reconnu par tous les auteurs: le mythomane peut, à certains moments de son récit, ajouter la plus grande foi à ce qu'il avance. Nous connaissons tous de ces jeunes garçons bavards qui, tout à coup, semblent s'identifier profondément avec le héros de leur histoire. L'histoire terminée, les choses reprennent leur place et leur perspective: la crise délirante a passé. Prenons encore le cas, si banal et si fréquent, de la jeune dactylographe qui ne tarit pas de détails sur le luxe de son enfance, les propriétés de sa famille, la noblesse de son fiancé mort accidentellement, sa tentative de suicide. Elle construit tout cela pour un « flirt » de rencontre; elle est la seule dupe de son récit car le jeune homme pour lequel elle l'a construit a d'autres points de repère. Puis l'heure de la reprise du travail dans les bureaux la rappelle à la réalité et le rêve s'évanouit. Ces deux cas, si fréquents, nous montrent qu'un même sujet peut passer de la mythomanie au délire, du délire à la mythomanie, d'une heure à l'autre, d'une minute à l'autre. Devant un tel sujet, la psychiatrie doit donc changer son diagnostic cinq fois, dix fois par jour.

A ce moment, l'observation nous conduit au seuil d'une question de forme: lorsqu'un tableau clinique est dressé de telle façon que le clinicien est obligé de changer dix fois de diagnostic devant un même malade, doit-on considérer cette description clinique comme satisfaisante? Non. Et nous ne pourrions donc conserver telles quelles les définitions de la mythomanie simple et de la mythomanie délirante. Mais encore faut-il savoir où est le défaut de leur définition. Ce défaut ne peut résider ailleurs que dans le

critère qui a été choisi pour leur diagnostic différentiel : la croyance au mythe. Qu'on nous permette, pour nous faire mieux comprendre, d'emprunter une comparaison au domaine de la médecine générale. Supposez que l'on décrive une tuberculose pulmonaire évolutive pyrétique et une tuberculose pulmonaire évolutive apyrétique. Vous verrez, en effet, qu'en passant dans une salle de tuberculeux, armé d'un thermomètre, on trouve des malades dont la température est 37° et d'autres malades dont la température est $37^{\circ}5$, 38° , etc. Vos deux tableaux cliniques sont distincts et les deux genres de malades se partagent aisément. Mais le diagnostic n'est pas une chose statique, vous interrogerez la feuille de température. Vous vous apercevrez alors que tel malade apyrétique aujourd'hui était fiévreux ce matin, que tel autre, fiévreux aujourd'hui ne l'était pas hier. Conserverez-vous alors la distinction entre les deux tuberculoses? Non. Que ferez-vous? Vous restituerez l'unité du processus tuberculeux et vous ferez passer le facteur *fièvre* au rang des symptômes variables. Ainsi faut-il peut-être procéder en ce qui concerne la mythomanie. Il faut restituer — ou du moins, c'est une première raison pour restituer aux mythomanies leur unité foncière, unité qui réside dans le processus mythomane. La *croyance au mythe* devient un symptôme variable et nous voyons se lever la barrière qui sépare la mythomanie simple et le délire d'imagination.

Cette conclusion partielle n'est qu'une suggestion. Elle est venue d'une considération toute formelle et toute extérieure. C'est, si vous le voulez, le tracé du chemin que nous avons parcouru pour en arriver à douter de la valeur du

critère classique de la *croyance au mythe*. Il convient d'analyser maintenant cette croyance au mythe pour voir s'il y a lieu de retenir ou non notre question. Revenons une fois encore à l'observation des faits. Peut-être nous montrera-t-elle que la croyance ne peut distinguer un mythomane d'un autre, parce que tous les mythomanes croient à leur mythe. Choisissons le cas le plus *normal* de mythomanie : regardons cet adolescent qui rêve une vie d'apache et d'homme du milieu; il a une large casquette enfoncée sur l'œil droit; il rase les murs et regarde les passants d'un air entendu, son mégot collé au coin d'une lèvre dédaigneuse. Il joue un rôle, intérieurement et extérieurement. Arrêtez-le et demandez-lui s'il est réellement un bandit. Il vous répondra négativement. Vous concluez qu'il ne croyait pas être un bandit et vous aurez tort. La question que vous avez posée, vous l'avez posée à sa personne réelle; sa personne réelle est douée d'un parfait esprit critique. Mais avant que vous n'interveniez, cette personne réelle n'existait pas, elle était absorbée par l'autre, celle de l'apache. Il *était* l'apache. Le mot *adhésion* ou le mot *croyance* n'ont plus ici aucun sens — ou du moins, plus leur sens habituel en psychiatrie. On pourrait parler d'adhésion ou de croyance si la personnalité réelle du sujet avait à prendre position vis à vis de la fausse personnalité; mais ici, cette dernière existe seule. N'est-ce pas ce qui se passe pour l'acteur? Au moment où l'acteur incarne un personnage, peut-on dire qu'il *croit* être ce personnage? La question ne se pose pas: il *est* le personnage incarné. Si vous alliez lui poser la question, ce ne serait plus l'acteur-personnage qui répondrait, mais l'acteur-homme. S'il fallait situer, sur le plan

de la croyance, cette manière d'adhésion par la vie totale du personnage, il conviendrait peut-être de la nommer *croyance vécue*. Ce que cherche le psychiatre, c'est la *croyance pensée*. Nous hésitons à admettre que cette *croyance pensée* soit une croyance plus vraie que la *croyance vécue*. C'est pourquoi nous nous permettons de conclure provisoirement que *dans toute mythomanie comme dans toute manifestation de la vie, existe une croyance au produit de cette vie*. Cette croyance implicite peut être battue en brèche par l'opinion de l'heure suivante; elle peut prendre des formes diverses, mais elle est toujours une adhésion profonde, vitale, indispensable.

Qu'on nous pardonne d'ouvrir ici une parenthèse. Ce point particulier soulève un problème général: dans quelle mesure le délirant croit-il à son délire? La question, proposée plusieurs fois comme sujet de thèse de Lettres, n'a pas encore donné lieu, à notre connaissance, à un travail d'ensemble. Il nous paraît qu'il est nécessaire, avant d'aborder un tel sujet, de distinguer cette *croyance vécue* qui accompagne tous les actes de notre vie, et la *croyance pensée* sur le sens de laquelle il ne faut pas se méprendre. Exprimer une croyance, c'est mettre un sentiment (au sens étymologique du mot), à la portée d'intelligences extérieures. En exprimant une croyance on a bien souvent l'impression qu'elle ne sera ni partagée ni admise. Si l'on ne tient pas à convaincre ou à convertir, on gardera sa foi pour soi, quitte à n'en jamais parler. Chez le délirant, l'expérience a montré qu'il ne suffit pas d'accepter ce que dit le malade: on vient dire à un mégalomane qu'il est remis sur le trône de Toscane; il hausse les épaules et marmonne

quelque interjection méprisante à l'adresse des médecins. En effet, il sait que les psychiatres de l'entourage peuvent tout au plus simuler une croyance pensée, et cette croyance pensée ne l'intéresse pas. Il vit de sa croyance vécue. En ce qui concerne le mythomane délirant, il semble donc que sa croyance réelle, sa croyance vécue, n'est pas plus forte que celle du mythomane simple au moment de la création du mythe mais tandis que ce dernier accepte encore de faire un sort à son mythe du point de vue *pensé*, le délirant n'a plus de raisons affectives de faire cet effort inutile pour lui.

Tous les mythomanes adhèrent donc à leur mythe d'une façon vitale. S'il existe des différences entre eux, c'est dans la mesure où ils peuvent affectivement sortir plus ou moins du processus, où ils *pensent* plus ou moins souvent à propos de leur mythe. C'est-à-dire que psychologiquement, le processus mythomane est un; et ses manifestations symptomatiques différeront par le degré. Si le domaine de la croyance déborde les limites assignées par la psychiâtrie clinique, si la *croyance au mythe* ne mérite pas le titre de signe différentiel, il n'en reste pas moins vrai que l'aliéniste entre en rapports avec deux types distincts de mythomanes. Ces deux types sont, en effet, l'un ouvert, l'autre fermé. Nous verrons que la distinction subsiste et nous verrons ce qui constitue leur limite commune: *l'autisme plus ou moins extériorisé*. Pour conclure, disons seulement ici qu'à prendre les choses strictement, *tous les mythomanes sont délirants, mais ils peuvent avoir un degré variable d'indépendance par rapport à leur délire*.

Toute cette longue considération de terminologie n'avait

d'ailleurs pas d'autre but que de préciser le point suivant : au cours de ce travail, nous étudions essentiellement le *processus mythomane* dans sa continuité, depuis ses manifestations « normales » jusqu'à ses manifestations « délirantes ».

*
**

Nous ne voudrions pas clore cette partie terminologique préliminaire sans nous expliquer sommairement sur ce que nous entendons par *autisme plus ou moins extériorisé*. L'autisme n'est pas autre chose que le fait de s'enrouler dans sa propre affectivité. On n'applique habituellement ce terme qu'aux cas où le sujet a rétréci ses frontières affectives jusqu'à ne plus contenir que son monde intérieur. Il nous a paru intéressant d'en étendre le sens jusqu'au cas où le sujet repousse les limites de son processus d'encerclement jusqu'au-delà de l'entourage. Cette notion d'un autisme extraverti opposé à l'autisme introverti, cette polarisation double d'un autisme qui peut se manifester à tous les degrés de l'activité — depuis la vie sociale la plus répandue jusqu'à la rétraction du schizomane — nous a paru avoir le mérite de mettre sur une même ligne des choses très différentes d'aspect. Sur le trajet de cette ligne, tous les degrés diffèrent. Aux différences de degré correspondent des différences de symptômes cliniques. Nous espérons pouvoir montrer dans la suite de ce travail ce que ce point de vue (sinon l'emploi du mot) apporte d'utile au problème de la mythomanie.

Restent des questions de forme, que nous nous excusons d'aborder ici, mais qui nous ont paru nécessaires. Un premier point est de savoir s'il est possible de mener de front un travail d'analyse et un travail d'érudition. Il est curieux de constater la fréquence des compilations dans les travaux qui, comme celui-ci, ont une thèse à défendre. Considérant qu'il serait indécent d'aborder un sujet d'études sans avoir pris connaissance des travaux antérieurs, nous avons pensé qu'il était superflu de vouloir à tout moment donner la preuve d'un travail bibliographique préliminaire. Les citations et références peuvent aussi avoir le but secret de diminuer les risques de l'auteur puisqu'il tente ainsi de se justifier. Or, la citation n'ajoute rien à la valeur de l'idée et le plus souvent encombre l'expression. Notre travail sera donc seulement d'analyse.

D'autre part, nous avons hésité avant de consacrer un chapitre à la thérapeutique. En analysant quelques éléments du processus mythomane, rien ne nous obligeait à déborder sur les considérations de traitement. Nous ne nous faisons par ailleurs aucune illusion sur la valeur de ces considérations: elles ne doivent être prises que comme un prétexte à réflexion. Nous nous sommes pourtant décidé à commettre un tel chapitre parce qu'il nous semble nécessaire de rappeler sans cesse — même par un essai malheureux — que la médecine ne doit pas être une science descriptive créée à l'usage des médecins, mais une mission sociale et morale dans laquelle tout doit être fait *pour* la thérapeutique.

Nous aurions aussi voulu, puisqu'un travail analytique doit être précédé d'un inventaire, tenter une description globale des mythomanies, en y comprenant le bovarysme, le bluff, etc. L'étendue de ce travail ne nous le permettait pas. Nous aurions surtout tenté une étude — corrélative de l'inventaire — du diagnostic différentiel de la mythomanie. En effet, on est surpris du nombre d'observations dans lesquelles on a pris pour une mythomanie, un épisode de fabulation au cours d'un délire principal plus ou moins discret. On rencontre, par exemple souvent, dans la description de la fable ou du comportement du malade, des éléments paranoïaques ou interprétants qui ne font pas de doute. Force nous est de remettre cette tâche à une publication ultérieure.



Ne reprenant pas, pour les raisons qui viennent d'être exposées, l'étude proprement clinique des mythomanies, notre démarche s'arrête sur trois points: un premier *point psychologique* tente un bilan des éléments psychologiques et sociaux de la mythomanie. Le *point essentiel* de ce travail est un essai en profondeur dans la conscience du malade. Le *point thérapeutique* prolonge la direction des idées émises au cours de l'analyse jusqu'à leur point de convergence, que nous offrons humblement à la critique.

LE POINT PSYCHOLOGIQUE



LE POINT PSYCHOLOGIQUE

En termes de psychologie statique, il faudrait dire que le psychisme normal est un équilibre. Mais c'est en fait un équilibre dynamique, c'est-à-dire une lutte constante entre des forces, des tendances opposées. D'un certain point de vue, il est possible de distinguer parmi ces forces, celles qui viennent du dessous et qu'on appellera, suivant les théories et les terminologies, *inconscient*, *vie instinctive*, *affectivité*; celles qui les dominent et qui porteront, suivant les cas, les noms de *contrôle*, *conscience*, *adaptation*, *éducation*. Il est inutile de préciser plus avant: prise ainsi, en bloc, cette opposition donne la notion de deux directions très générales entre lesquelles l'individu est sans cesse déchiré ou écrasé.

L'adaptation au réel exige, grâce à une *tension psychologique* normale, un échec constant du dessous par le dessus, du dedans par le dehors, du remous des impulsions par un contrôle et une conscience. Le *rêve*, au contraire, sous toutes ses formes, est une désadaptation au réel. Aussi n'est-il possible que par une libération du dessous, une mise en sommeil des puissances de contrôle. Le rêve du sommeil réalise précisément le cas normal d'une

telle libération. Là, plus d'adaptation; l'affectivité est libre de se manifester par le canal de l'imagination; si elle n'est pas tout à fait libre, c'est dans la mesure où la conscience ne dort jamais tout à fait. Le phénomène de libération peut aussi se réaliser volontairement, grâce à la morphine par exemple.

Le mythomane ressent plus que tout autre le poids des nécessités de l'adaptation. Plus qu'un autre il a besoin de s'en libérer. S'il ne s'en libère pas toujours totalement (comme le schizomane), il tient pourtant les exigences sociales et logiques en échec autant de fois que cela est possible. Ainsi, il se libère temporairement le temps de vivre, en la racontant, une simple histoire... même si cette histoire crée mille difficultés supplémentaires à résoudre par la suite, au prix d'un effort d'adaptation dont le mythomane est d'ailleurs seul capable. Le thème choisi a moins d'importance que ce besoin de tenir le réel en échec; ce besoin lui-même est moins significatif que la manière de réaliser l'échec. La forme de la lutte, les conditions dans lesquelles le mythomane est mieux armé, le choix de ses armes suivant son tempérament et les hasards de sa naissance, les astuces de guerre, le détail du mécanisme intérieur, sont autant de points que nous examinerons rapidement dans cette première partie.

TYPES DE MYTHOMANES

Si l'inconscient du mythomane se trouve en lutte constante avec le réel, si sa conscience elle-même, plus ou moins complice, l'aide à la solution de ce problème perma-

ment, le mode de résolution devra caractériser le mythomane tout autant que le genre de problèmes auxquels il s'attaque. Il est curieux de remarquer que toutes les classifications de mythomanes sont, en fait, des classifications de mythes. Peut-être, en étudiant le tempérament des fabulateurs c'est-à-dire leur mode général de réaction aux circonstances intérieures ou extérieures, est-il possible de caractériser plusieurs modes de lutte entre le besoin de rêver et la nécessité d'adapter le rêve. Une telle division partage non seulement les processus mythomanes de types différents, mais à la fois les mythomanes avec la totalité de leurs caractéristiques. Malheureusement, la science des caractères et des tempéraments n'est pas assez solide pour qu'on puisse construire *a priori* un grand tableau synthétique. Il faut se borner à prendre ce que l'expérience nous donne. Nous allons décrire trois types de processus mythomanes — et, par conséquent, nous venons de le dire, trois types de mythomanes. Le principe de classification de ces types semble inexistant, aussi les décrivons-nous chacun à leur tour sans vouloir établir de lien entre eux ni dépasser les limites de l'observation.

1. *Le mode productif*

Certains mythomanes semblent n'avoir aucun autre souci que de fabuler. La qualité de leurs histoires importe moins que leur quantité. Leur récit est un fatras de détails alignés sans couleur, sans harmonie. Les thèmes sont imprégnés d'une sorte de sentimentalité sans grandeur, de banalité sans ressource, de complication sans élégance. Les

phrases se suivent sans repos, les parenthèses s'accrochent à tous les embranchements du discours. Le débit, sans nuances, est rapide, comme pour placer le plus de choses dans le minimum de temps.

Ce sens de la quantité se retrouve dans le choix des thèmes. L'argent — intégré par exemple dans une histoire d'héritage — sera décrit avec des chiffres, une épaisseur, une valeur de jouissance. La cuisine, si elle vient prendre place dans une description, sera copieuse, nutritive. Dans la foule, thème d'utilisation fréquente, le sujet ne voit pas l' « émanation étonnante des grands concours de peuple » ; il y voit une mer humaine. La mer a pour lui la valeur d'une grande étendue liquide dont la mobilité peut séduire son sens esthétique sans angles ; mais ce ne sont ni l'horizon ni les continents supposés qui attirent son regard. S'il transpose sur le plan du récit ses préoccupations médicales personnelles, on le verra accorder un intérêt tout particulier au foie — qui est une glande, volumineuse, magasin de réserve par surcroît — ou à son intestin — symbole de production et de matière.

Les couleurs n'attirent son expression que si elles ont une valeur de densité. Le traditionnel remplace chez lui le symbolique ; le détail concret, la métaphore.

Physiquement, nous avons pu observer, chez plusieurs femmes mythomanes suivant ce mode, un type hypothyroïdien congénital léger : type bréviligne, maturité précoce, frilosité, oedèmes, peau blanche, poignée de main molle, froide et humide, abdomen relativement volumineux et tissus infiltrés. On peut se représenter ainsi, approximativement, « la bonne mère de famille » traditionnelle, bonne

femme opulente sans muscles et à poitrine tombante, aux traits arrondis, aux jambes en poteaux, paraissant plus que son âge, superposant fichus et tricots, surchargeant la robe du dimanche de découpes, de petits nœuds, de soutaches et de boutons.

Lorsqu'il écrit, le mythomane de ce type couvre son papier de haut en bas et de gauche à droite sans laisser un espace, ni une marge. Les lignes s'incurvent pour placer leur dernier mot sans utiliser le trait d'union. Souvent même, il reprend le papier dans l'autre sens, comble les derniers espaces libres et surcharge en travers le texte déjà écrit. S'il vous appelle au téléphone, il vous tient vingt minutes à l'appareil et jamais ne raccroche le récepteur le premier. En visite, il ne part pas, quels que soient les prétextes inventés pour prendre congé. Sur le seuil, il reprend la suite de son récit. Il aime d'ailleurs aussi recevoir et il est heureux si sa maison est pleine.

2. *Le mode enjoliveur*

Les mythomanes que nous rangeons sous ce titre imparfait, mais que nous choisissons faute d'en trouver un meilleur, ont des qualités très particulières. Leurs fables ont un relief captivant. Moins profus que dans le mode productif, le mythomane enjoliveur sait où il va et s'arrête quand il faut s'arrêter. Son récit n'a pas seulement le pittoresque, il a l'élégance et la vie — a des degrés divers, évidemment. Il est imagé et senti. Il y a sous la fable une sensibilité aiguë et délicate. C'est un type essentiellement féminin du reste, dominé par la sensorialité. Le mythe pourra parfois être éthéré, il ne perdra pas pour cela sa

ligne ni ses qualités vitales. Le sujet n'impose pas son histoire; il n'en submerge pas l'assistance comme le fait volontiers le mythomane productif. Il a, au contraire, une souplesse mentale qui lui permet le plus souvent de prolonger une histoire vraie. Il prend pour point de départ un fait actuel, réel. Contrairement au type précédent aussi, il est passif et supporte que les autres ne le soient pas. Il s'adapte instinctivement, en se modelant sur les circonstances non sans une certaine grâce. Ses histoires risquent plutôt l'in-vraisemblance que la platitude.

Ce type, assez souvent associé au premier, se combine plus volontiers avec une constitution schizoïde. Du premier type en tout cas, il partage dans une certaine mesure la morphologie — bien que notre observation ne nous permette pas ici de nous appuyer sur un grand nombre de faits. Il semble qu'on trouve chez la femme appartenant à ce type des caractères morphologiques communs avec le type productif, dans la mesure où il peut être « maternel », à un bien moindre degré d'ailleurs. Mais il y a toujours, en plus, une certaine élégance, une souplesse compatible avec un certain empâtement, et qui fait penser au type hypopituitaire et à sa laxité ligamentaire. Le rapprochement est plus évident sur le plan psychologique: ce type d'imagination colorée et sensorielle cadre assez bien avec la description classique de l'hypopituitaire, sa douceur, sa timidité, sa soumission, sa sensibilité, son goût artistique.

Ce que notre observation personnelle nous permet d'affirmer c'est la prédominance de ce mode harmonieux dans les milieux homosexuels féminins. Il y a un grand nombre de mythomanes chez les lesbiennes, et leurs mythes,

leurs petites histoires jointes à leur sensorialité et leur *besoin de contact* donnent à leur mythomanie l'allure générale de celle que nous venons de décrire.

Le mythomane enjoliveur écrit peu. Ses lettres ont un ton de confiance qui réclame une protection ou un secret, un contact, un besoin d'absolu qui est souvent exprimé sous toutes les formes. L'écriture est harmonieuse, le papier choisi avec un certain goût. Si la lettre est longue, il y a autant de pages qu'il est nécessaire pour conserver à l'ensemble sa clarté et son équilibre. Les épithètes sont aussi nombreuses que les parenthèses sont rares.

3. *Le mode actif*

Le mode actif est tout différent des deux précédents. Plus proche, à beaucoup d'égards, du mode normal, il ne se caractérise pas par un tempérament, une morphologie, mais par un ensemble de faits de comportement. Le point central de ce comportement est l'activité. Il arrive d'ailleurs que ce ne soit pas une action proprement dite, des démarches, des déplacements, mais seulement le choix de thèmes d'activité que le sujet transpose sur le plan du récit et du projet. On aura donc à faire à un sujet d'apparence normale qui se répand en visites, en courses urgentes, en communications téléphoniques; ou simplement nous aurons devant nous un mythomane qui ne nous entretiendra que de ce qu'il fait, de ce qu'il va faire, des circonstances qui l'obligent à prévoir un départ imminent pour Londres ou Pékin.

Les situations multiples dans lesquelles il se met, par le fait qu'elles restent sur le terrain de l'action, l'obligent

à résoudre extemporanément mille petits problèmes d'adaptation aux circonstances; et si tous les mythomanes sont habiles, c'est ce groupe de malades qui présente l'habileté la plus évidente et la plus étonnante aussi.

Cette description est faite de peu de choses, et il semble difficile de dégager pourtant d'autres caractéristiques que l'activité et l'habileté. *Un exemple* illustrera ce mode d'une manière profitable: un jeune homme, habitué des brasseries du Quartier Latin, y est connu comme journaliste. En fait, il est élève d'un grand lycée et laisse croire à ses camarades qu'il écrit dans « Paris-Soir » sous le nom de N.... Le trouve-t-on flânant dans un café, il prend subitement un air affairé et court au téléphone, car le Rédacteur en Chef du Journal attend sans faute son *papier* pour quatre heures, etc. Il revient pour disparaître dans un taxi. Le hasard veut que nous fassions la connaissance de ses parents; nous apprenons alors qu'il est très tenu, ne sort guère le soir en dehors des expéditions familiales. Pourtant, des camarades sont allés le voir chez lui: il évite alors tout contact prolongé entre les camarades et les parents; dans sa chambre, il désigne des liasses de coupures de journaux rangées dans de volumineux dossiers sur le dos desquels on peut lire « Argus 1930-31 », « Argus 1931-32 », etc. Naturellement, les complications ne manquent pas de survenir chaque fois qu'un détail de la vie de N... est connu d'un des amis de notre mythomane. Mais il sort de toutes les difficultés avec un naturel déconcertant : « évidemment, on dira toujours aux bureaux du journal que N... est en voyage, c'est une consigne que j'ai donnée; de plus, c'est un moyen d'accréditer les soi-disant

reportages que je fais sans sortir de Paris ». Comme l'intelligence et la documentation ne lui font pas défaut, il sort de toutes les situations délicates, il élude toute question embarrassante, il invente toujours l'histoire qui transforme le démenti en une preuve éclatante.

Accessoirement, il faut noter chez le mythomane actif, le fait de donner des *précisions*, souvent aussi sous la forme de *termes techniques ou professionnels*. Le faux journaliste parle plus souvent de son « papier » que n'en parle le journaliste de profession. Ces détails de comportement se rattachent à un *besoin de convaincre* qui est plus aigu chez le mythomane actif que chez les autres. Tous les mots, toutes les expressions, tous les regards du fabulateur ont pour but d'imposer sa vérité. On trouvera souvent dans sa bouche des phrases comme celles-ci : « C'est comme si vous l'aviez dans la poche », « si vous voulez, je peux aller le chercher tout de suite », « Untel pourrait vous le dire », etc... Cette fausse sécurité peut faire illusion ; il la renforce par la précision : « soixante quatre francs, et cela, j'en suis sûr ; je me souviens encore l'avoir vu tirer un billet de cent francs de son portefeuille ; on lui a rendu trois pièces de dix francs et trois pièces de deux francs ». Avec un peu moins d'intelligence critique, il ira jusqu'à ajouter : « et l'une des pièces de deux francs était même percée au milieu ».

C'est dans cette catégorie de mythomanes qu'il faudrait ranger de nombreux jeunes escrocs, et aussi des escrocs d'un certain âge : le fabulateur qui lotit les châteaux en Espagne accepte des paiements qui font partie du **mythe et l'alimentent**.

Signalons encore un caractère accessoire de ces sujets actifs — caractère qui fait défaut *en apparence* chez les autres mythomanes : l'anxiété. A mesure que le récit se développe, que la situation se pose, l'anxiété monte et donne au mythomane l'apparence de l'instable. Il ne faut pas s'y tromper, l'instabilité n'est toujours qu'une apparence.

4. *Caractères communs*

Du fait que ces différents processus peuvent s'associer en proportion variable, et du fait que tous ces processus partent d'un besoin commun, il existe entre eux des points de contact tels qu'on peut essayer de définir quelques caractéristiques communes à tous les mythomanes.

Au point de vue du comportement — et en nous limitant strictement à l'observation des faits, le mythomane le plus voisin du normal, ne peut se défendre de certains gestes qui lui sont familiers. Dans la conversation par exemple, lorsqu'on pose une question à un tel sujet, il manifeste une sorte de *surdité psychique*. Il fait répéter la question et répond seulement alors. Il ne faut pas voir là une machination volontaire. La meilleure preuve en est que souvent, il répond après avoir demandé qu'on répète mais sans attendre qu'on l'ait fait. Il y a un véritable reflexe de posture dont la cause est double : d'une part, l'attention du rêveur peut être absorbée par son rêve et l'attention marginale qu'il consacre au monde extérieur suffit à entendre mais pas à comprendre; d'autre part, l'habitude fait que le mythomane vit dans une carapace d'attitudes, de consignes, d'astuces, qu'il faut remettre au point devant

chaque fait nouveau, devant chaque question; le retard représenterait le temps nécessaire à la mise au point. Sur un autre plan, on pourrait aussi penser qu'il s'agit d'une *surdité affective*. C'est-à-dire qu'inconsciemment, le rêveur repousse, écarte ou camouffle tout ce qui peut aller à l'encontre de son intérêt de rêveur.

Décrivons aussi *la main du mythomane*. Elle peut porter des bagues, et chaque bague représente une histoire; et comme l'histoire compte plus que la bague, il arrive que le mythomane du meilleur goût porte des bagues du plus mauvais cuivre. La bague n'est pas le fait important, mais le *geste des doigts* : au moment où le récit du mythomane est chargé de son maximum de potentiel affectif, la main semble rechercher l'expression d'un ineffable dans un geste qui rapproche l'extrémité des cinq doigts, comme pour pointer vers un objet tenu.

L'œil du mythomane, dans les types productif et enjoliveur surtout, présente un certain nombre de caractéristiques fréquents. Chez la femme, il est souvent clair, bleu ou vert. Il est humide et très brillant, comme si toute l'intensité de la vie intérieure n'avait que cette voie d'expression. Le regard du mythomane est remarquablement fixe : les yeux grands ouverts sont fixés sur l'interlocuteur avec l'expression de la plus grande sincérité.

Un point plus particulier, et pourtant d'observation fréquente et facile : *la démarche du mythomane*. La démarche s'accompagne d'un balancement des hanches tout à fait particulier tel que le bassin, au lieu de subir une rotation comme dans la marche normale, fait une véritable oscillation de droite et de gauche, autour du pivot lombo-

sacré. Le fait est difficilement explicable bien que nous l'ayons observé chez presque toutes les femmes mythomanes vivant en ville, et aussi chez deux jeunes gens, d'une façon très nette. On peut encore noter que cette particularité de la démarche s'accroît lorsque la mythomane sait être l'objet de l'attention de l'entourage (nous n'avons pas observé le fait chez l'homme). Peut-être, dans ces conditions faut-il rapprocher cette particularité d'un comportement narcissique. Il y a d'ailleurs maints points communs à la mythomanie et au narcissisme, nous le verrons ultérieurement; à ce propos, signalons la fréquence de la masturbation dans les formes les plus narcissiques de la mythomanie.

Dernier point typique, il arrive que le mythomane, malgré son habileté, soit amené inévitablement à placer dans son récit un détail qui sonne faux. Ce détail ne vous paraît peut-être pas remarquable, mais les intimes ne s'y trompent guère et vous disent à l'avance « c'est encore une histoire, cela sonne faux ».

Remarques finales

Le fait de décrire des types de processus, et d'ajouter au mode décrit un portrait rapide du mythomane et un comportement, n'implique pas que tout mythomane doit entrer dans l'un de ces tableaux rapidement esquissés. Sans sortir de nos cadres, il faut d'abord remarquer qu'une divergence peut exister entre le processus et le type physique; en effet, par le jeu des circonstances sociales ou familiales, le mythomane peut superposer sa propre personnalité — celle qui correspond à sa morphologie — et une personnalité d'emprunt. Si bien qu'on pourra aussi observer

un rythme protecteur et maternel chez la mythomane la plus virile d'aspect extérieur. Mais, tandis qu'il existe ainsi parfois des dissociations entre la morphologie et l'activité mythique, il n'y a pour ainsi dire jamais de dissociation entre la forme de cette activité et le comportement.

Il faut noter aussi la possibilité des associations ou des alternances entre ces différents modes du processus mythomane. Nous avons observé une jeune étudiante en lettres, fréquentant les milieux littéraires et chez laquelle la mythomanie prenait vraiment le rythme des milieux qu'elle traversait : colorée, pittoresque et harmonieuse dans les milieux d'Art, sa mythomanie devenait d'un débit affreusement plat dans son milieu familial où elle était considérée comme un peu folle et incorrigiblement bavarde. Ce n'est pas seulement un phénomène de mimétisme, mais une dualité de moyens de défense à l'égard de ses différents complexes d'infériorité. Cette dualité semble d'ailleurs rare.

Outre les types précédents et leurs combinaisons, il existe des types plus complexes dans lesquels le processus utilise une intelligence, une volonté, une richesse de moyens particulièrement remarquables. Il s'agit par exemple de certains explorateurs, romanciers ou littérateurs. Mais si ceux-là sont mythomanes suivant un mode définissable, il conviendrait de leur consacrer autant d'études particulières.

Une dernière remarque pour situer les modes que nous venons de décrire par rapport aux distinctions cliniques classiques. S'il nous fallait tenter d'introduire un ordre de classification parmi les modes de processus, nous pourrions choisir, par rapport à l'activité deux modes essentiels.

lement actifs (actif et productif) et un mode essentiellement passif (enjoliveur); ou bien deux modes essentiellement féminins (productif et enjoliveur) et un mode essentielle-masculin (actif). Sous cette réserve que ce sont seulement là des distinctions psychologiques et que la psychologie masculine et la psychologie féminine n'ont pas les limites que leur assigne la distinction des sexes. On touche une distinction clinique en rangeant ces modes par rapport à leur adaptabilité. Nous trouverons le plus grand nombre de mythomanes actifs parmi les garçons « mythomanes simples » de dix-huit ans, le plus grand nombre des fabulateurs productifs parmi les insupportables bavardes à histoires compliquées, le plus grand nombre des mythomanes enjoliveurs chez les jeunes femmes incomprises, renfermées et compliquées faisant plus ou moins de bovarysme. Parmi les malades des services d'asile, le mythomane productif se renferme sur lui-même moins souvent que le mythomane enjoliveur et tandis que le premier débite volontiers ses histoires, le second se cantonne dans un autisme muet. Il faut dire que le mythomane, dans la mesure où son processus se développe suivant un rythme propre ne peut être observé avec fruit que dans le milieu qu'il a choisi, dans le comportement qu'il adopte librement, etc., c'est-à-dire en ville, dans la vie courante. Dès qu'il est à l'asile, sa mythomanie devient une résultante du processus et des contraintes propres au milieu.

Nous n'établissons de correspondances entre les divisions psychologiques et les divisions cliniques que pour situer le plan de notre recherche. Il va sans dire que les

distinctions cliniques subsistent sans retouche sur leur plan clinique.

LES MILIEUX A MYTHOMANES

Nous venons de parler des milieux homosexuels féminins et de la fréquence de la mythomanie dans ces milieux. Les prostituées sont aussi, souvent, mythomanes et l'on conçoit qu'il leur soit nécessaire de trouver dans le rêve la compensation de leur misère. La drogue, dont elles usent parfois, remplit le même but; l'alcool aussi, à un moindre degré. Nous touchons là l'un des modes de réalisation d'un milieu de mythomanes : condition misérable, besoin d'une compensation, rêve, compréhension du besoin de rêver pour les individus du même milieu, enfin, rêve reconnu et accepté comme nécessité collective par tous les individus appartenant au milieu. En réalité, il s'agit là de mythomanies accidentelles, tributaires des conditions de vie.

Mais il existe d'autres voies d'accès au milieu mythomane. Qu'un mythomane en pleine activité se tourne vers la vie, il rencontre, d'une part, des milieux imperméables où tout est rigueur, industrie, géométrie, aridité, grandeur morale, austérité, désintéressement, ou nécessité immédiate, ou effort soutenu. Il trouvera, par contre, des milieux où l'on apprécie l'originalité, où l'on respecte le rêve, où l'on admet toutes les hypothèses, où l'on court après le merveilleux — le cinéma, l'art, l'occultisme, le monde policier, etc. Le mythomane aura tôt fait de choisir l'un d'eux suivant ses aptitudes et sa culture. De sorte que certains milieux comme les milieux journalistiques, poétiques, ciné-

matographiques finissent par être bourrés de mythomanes et deviennent en fait des milieux à mythomanes.

Il nous est matériellement impossible d'envisager ici l'étude de tous les milieux à mythomanes. Cela exigerait par ailleurs une tournure anecdotique qui ne ferait guère avancer notre analyse. Le nombre de ces milieux est indéfini.

Les clochards constituent une tribu bien curieuse à cet égard et si, parmi ces individus sordides et veules, tous ne sont pas amoindris et ralentis, on se demande comment vivraient les autres sans un peu de rêve intérieur. Les poètes, l'un d'eux surtout, nous ont décrit ces richesses de gueux; s'ils disent vrai, on comprend l'indifférence totale qu'ils finissent par manifester à l'égard des contingences matérielles qui pourtant les tuent.

La bohème, qui n'est pas si morte qu'on veut le dire, nous donne encore un tableau saisissant de cette vie où les projets fous et débiles tiennent lieu du nécessaire. Ce qui est surprenant et instructif, c'est de voir l'attraction réelle qu'exerce le bohème sur le bohème. Certains centres de Montparnasse ou de Montmartre attirent les désaxés du monde entier. On y trouve toutes les variétés de mythomanes et d'illuminés, mais aussi des interprétants, des escrocs et des aventuriers. C'est peut-être là qu'on sent le plus l'indifférence profonde du mythomane pour le rêve du voisin. Cette mythomanie, le bohème l'appelle son avenir; il y est si bien enfermé qu'il ne peut plus en sortir pour réaliser quoi que ce soit.

Les rapins plus ou moins stériles qui constituent une partie des milieux « beaux-arts » sont aussi souvent des

mythomanes qui s'ignorent. Ils passent leur temps à vivre le tableau à faire, à commencer demain. La mythomanie des faux artistes n'est pas seulement commandée par la paresse. Le rapin finit par croire à son talent, il le justifie en attribuant de la valeur à tel de ses anciens tableaux qui a été perdu, à telle de ses statues qui est restée depuis des mois à l'état d'ébauche. Il finit par accréditer une fable dont il est lui-même la dupe. Et le Quartier des Beaux-Arts fourmille de ces légendes.

L'occultisme paie son tribut à la mythomanie et les milieux occultistes sont infiltrés de gens qui cherchent là un mode d'expression d'une imagination délirante. Plus exactement, les milieux d'occultistes sont peu perméables et ne tolèrent pas la plaisanterie; de ce fait, les pseudo-occultistes forment des groupes à part, dans lesquels chacun joue à celui qui sait, et trouve, en exposant sa vérité aux autres, un moyen de vider le trop plein d'une imagination forcenée.

Les milieux spirites sont des éponges à mythomanie. Il y règne d'ailleurs, en général, une atmosphère de complaisance telle qu'on pourrait y venir pour exercer son imagination. Les plus délirants peuvent y être regardés comme des mages par les plus crédules; l'ignorance totale et le goût du merveilleux joints à une absence de culture ésotérique y rendent possibles les histoires les plus mal montées.

Les milieux sportifs sont toujours hantés, en bordure, par des mythomanes qui viennent chercher là une estampille. Munis d'une carte ou d'un insigne, ces sujets vont ensuite semer à la ronde le récit de prouesses qui dénotent habituellement une imagination assez pauvre. Le club et

l'entraînement sont d'ailleurs des prétextes à vantardises diverses; on peut aisément dire, au retour, qu'on est camarade du champion parce qu'un jour il est venu serrer la main du moniteur.

Les brasseries du Quartier Latin ont leurs mythomanes spéciaux. Il s'agit, d'une façon typique, de la « petite femme » entourée de jeunes étudiants ou plus souvent d'élèves des grands lycées du quartier. Elles racontent invariablement les mêmes histoires, attendent un gros héritage ou le remboursement d'une somme prêtée. Ces filles viennent instinctivement au sein d'une jeunesse crédule. Elles ont des minauderies et des effronteries toujours les mêmes et leur imagination n'est souvent pas à la hauteur de leur mythomanie. Elles vivent là dans le dénuement en s'accrochant aux histoires qu'elles racontent, jusqu'au jour où la vie se charge de les canaliser vers le mariage, le travail, la prostitution ou les tribunaux comme dans une récente histoire criminelle qui fit grand bruit.

Les milieux de prostituées sont aussi des foyers de mythomanie, soit que le rêve y soit une compensation secondaire, soit que la profession ait été choisie par besoin d'oisiveté « pour rêver ». Une enquête est facile à faire qui consiste à laisser parler les femmes de la rue. Dès qu'elles savent que toute « affaire » est impossible, elles demandent seulement qu'on les écoute, car elles ont besoin de fabuler pour quelqu'un. Leurs rêves sont généralement pauvres et inspirés des romans à vingt centimes; mais quel drame intérieur cela suppose parfois chez une femme qui a vu fuir, une à une, toutes les chances d'en sortir...

Les milieux cinématographiques ont aussi leurs mythomanes qui opèrent loin des studios. Il faudrait consacrer

une étude aux milliers de pauvres candidates figurantes dont les enquêtes des grands quotidiens ont décrit la misère. Exploitées et bafouées par les agences, elles attendent des jours et des jours, debout dans des couloirs. Maltraitées par tous, elles restent rivées à leur espoir et à leur rêve. Ce que n'ont pas décrit les enquêtes, c'est l'atmosphère de rivalité et de complicité qui fait saisir rapidement la véritable raison de leur persévérance : quand on a rêvé six mois sur un thème, on ne l'abandonne plus. La figurante qui a déjà « tourné » un rôle muet de trois minutes est définitivement vouée au mythe de l'écran. Il faudrait aussi parler des futurs assistants de metteurs en scènes, des anciens secrétaires de régisseurs, des artistes vivant dans la fièvre du film qui va être monté.

Dans *les milieux journalistiques*, on a le plus souvent des mythomanes actifs. Le faux journaliste possède toujours des cartes de toutes les couleurs et les montre en toute occasion. Il paie sa place très cher et laisse supposer que sa carte de presse lui donne droit aux meilleures places. S'il peut arriver à collaborer à une feuille sans avenir et sans lecteurs, il ne manque jamais de dire, en vous quittant : « il faut que je passe par le journal ». Lorsque les pseudo-journalistes se retrouvent entre eux, ils prennent, de mèche, un air important.

La contagiosité de la mythomanie est une notion à laquelle on ne peut pas ne pas penser en observant les milieux à mythomanes. En fait, il règne dans ces derniers une atmosphère propice qui ne peut rien par elle-même, mais permet l'éclosion de mythomanies non encore épa-

nouies. En ce sens seulement l'ambiance explique la mythomanie; mais elle ne la crée pas et il semble difficile de parler de contagiosité. Quant au mécanisme de la création de cette ambiance, il faut en trouver le principe dans le besoin réciproque des mythomanes, de trouver une complicité qu'ils recherchent inconsciemment. Une assemblée de mythomane offre à considérer moins de rigueur qu'une assemblée de physiciens. A son contact, on respire le décousu, le lâche, l'abdication du besoin de preuves, l'absence de curiosité. Là est le fait essentiel : trop intéressé à son moi, le mythomane perd toute curiosité et tolère assez bien, de ce fait, l'indifférence des autres. Aussi les milieux à mythomanes sont-ils pratiquement un assemblage de personnes profondément indifférentes à tout ce qui ne les touche pas. De cette indifférence générale découle tout naturellement un moindre esprit critique en ce qui concerne les histoires d'autrui.

Qu'un faux collaborateur de *Paris-Soir* vienne à rencontrer un faux collaborateur de *l'Intransigeant* : il ne s'inquiétera pas essentiellement de savoir si son interlocuteur travaille réellement à *l'Intransigeant*; le point essentiel pour lui est de pouvoir jouer son rôle de reporter. Il manifeste une indifférence royale pour ce que va pouvoir dire son *confrère*. Il attendra simplement qu'il ait fini de parler pour placer sa propre histoire; et comme l'autre, à ce moment, devient totalement indifférent à l'histoire présente, sauf par l'espoir d'y pouvoir greffer quelque parenthèse qui le concerne, celui qui parle trouve toujours devant lui l'auditeur propice, aimable et « bon public ».

Sans ce double jeu de l'imperméabilité réciproque des mythomanes, on ne comprendrait pas que tant d'invrai-

semblances puissent se cotoyer. On voit donc qu'il n'existe pas de contagiosité proprement dite de la mythomanie. Mais la réunion de plusieurs mythomanes crée un milieu particulier, propre à permettre l'éclosion de tous les mythes. *Ces milieux à mythomanes sont essentiellement caractérisés par une indifférence totale des individus les uns pour les autres, et, consécutivement, par une absence générale de rigueur logique et critique.*

LES DOMAINES D'ELECTION DE LA MYTHOMANIE

Le rêve, produit brut de l'affectivité, peut se doubler d'un besoin de réalisation. Ce besoin de réalisation lui-même peut s'épancher sur le plan du rêve, et nous avons signalé le fait en décrivant la mythomanie active. Mais, tandis qu'une mythomanie active ou quelquefois même une mythomanie productive peuvent modifier le contenu du thème en en faisant un thème d'activité, il arrive aussi que le processus mythomane participe effectivement à une réalisation. Les phénomènes se compliquent alors de réactions prévisibles à un certain degré : le rêve, en heurtant la matière subit un choc en retour qui modifie le processus lui-même, et à plus forte raison son contenu. Lorsqu'un processus mythomane a ainsi affronté la réalité, il se trouve par nécessité amenuisé, affiné, méconnaissable, cristallisé dans la matière avec tout un halo de luttes et de problèmes.

Les Arts constituent essentiellement le domaine dans les limites duquel s'affrontent le plus impitoyablement le rêve et la réalité. Il faudrait reprendre toute une psycho-

logie de la création artistique; nous n'en avons ni la place, ni les moyens. Mais nous voudrions souligner le caractère de rêve de certaines créations. Tandis que le souci réaliste ramène sans cesse l'artiste sur le plan de la lutte matérielle, certaines époques ont vu fleurir l'affectivité pure; le romantisme, par exemple, représente, d'un certain point de vue, l'un des plus grands efforts de dématérialisation qui ait été tenté. Or, le lyrisme n'est pas autre chose qu'une mise au dehors de toute une affectivité comprimée, tenue en échec par la vie et qui s'échappe par le canal de l'art. L'efflorescence sera d'autant mieux venue que le contrôle aura cédé plus totalement. GOETHE dit avoir écrit *Werther* d'un seul trait et comme dans un rêve; à tel point que l'œuvre surprend l'auteur lui-même lorsqu'il reprend son contrôle total.

Cette libération par le mythe, l'incrustation du mythe dans une réalité rigide, ne sont pas seulement le fait des Arts. Ou du moins convient-il de remarquer que toutes les activités humaines peuvent, à un certain moment de leur évolution passer à l'état d'activité artistique. Certaines démonstrations, par exemple, sont de l'ordre des faits esthétiques. Mais pour nous limiter provisoirement aux Arts proprement dits, nous voudrions faire deux remarques. En premier lieu, la lutte entre le rêve et le réel, c'est-à-dire le drame de l'expression, est d'autant plus âpre que la forme d'art envisagé participe plus de la matière. L'improvisation musicale par exemple est plus libre que l'architecture, puisqu'elle ne dépend d'aucune loi de pesanteur, de masses, etc. Et l'expression musicale laisse plus de place à l'imagination libre. Ainsi trouverons-nous une limitation de plus

en plus grande du processus mythomane, à mesure que la forme domine l'inspiration, à mesure que l'on va des arts majeurs vers les arts mineurs. La poésie libre, la peinture contemporaine, l'improvisation musicale, sont des domaines de large accueil de la mythomanie artistique.

En second lieu, nous voudrions souligner un point un peu délicat, point de coïncidence de l'art et de la mythomanie. Nous disions, à propos de certain geste familier du mythomane, qu'il semble vouloir saisir l'ineffable. C'est que le drame de l'expression est le même pour l'artiste et pour le mythomane. Il s'agit pour eux de traduire une réalité affective pour laquelle tous les mots sont impropres. Au moment où le mythomane traduit son système de défense à l'égard d'un sentiment d'infériorité, il se débat avec le problème de l'expression poétique. Peut-être pourrait-on aller plus loin et dire que dans les systèmes délirants, on retrouve encore cette hantise de l'inexprimable. Mais pour rester sur le terrain du mythomane, il semble que ce dernier cherche son expression dans l'accumulation des fables, ces fables ayant souvent une valeur symbolique (puisqu'elle permet au psychiatre de remonter du mythe au sentiment d'infériorité qui lui a donné naissance) ou quelquefois une valeur purement poétique (au sens de connaissance pure des choses). De même que BERGSON accumule les métaphores pour faire naître de leur point commun la connaissance intuitive, de même que le poète accumule les recherches avec l'espoir de se libérer d'un inexprimable qui l'opresse, le mythomane chercherait aussi, dans la fable, la solution de son propre problème d'expression affective.

Sans consacrer plus de digressions aux Arts, remarquons encore que ces derniers ne sont pas les seules formes de recherche de l'expression. Toutes les démarches qui plongent une racine dans la nature humaine posent les mêmes problèmes. Les *sciences morales*, qui sont les sciences de l'homme, seront les domaines d'activité et de réalisation du processus mythomane. Pour la psychologie, par exemple, le problème peut se poser de manière poétique; en fait, la psychologie contemporaine a adopté l'attitude positive. Aussi peut-on voir, chaque année, à la Faculté des Lettres, les mythomanes être attirés par les études de psychologie — ou de sociologie, pour des raisons analogues. Mais aussitôt que ces sujets s'aperçoivent de leur méprise, ils abandonnent cette voie pour se consacrer à des occupations littéraires ou de pure imagination dans lesquelles ils pourront verser le trop plein de leur affectivité envahissante. Les études historiques ou littéraires qui n'ont pas les mêmes rigueurs, gardent les jeunes mythomanes qui vont vers elles pour se réaliser. On peut observer, dans toutes les Facultés et toutes les bibliothèques, des historiens attardés qui se fixent passionnément au côté humain de l'Histoire. Les vies romancées, qui synthétisent le souci d'expression littéraire et humain à la fois, semblent être la forme de réalisation de choix pour l'être qui cherche à se retrouver sans oser la fabulation libre. Mais il suffit de lire quelques-uns des mauvais travaux faits dans ce genre pour mesurer tout le degré d'adhésion de l'auteur, toute la transposition involontaire de l'intérêt personnel. Quant à celui qui n'écrit rien, il est prisonnier de volutes de souvenirs non vécus.

Quant au roman, il est le terrain d'élection de la mythomanie. Evidemment, le roman mythomane est plus souvent un mauvais roman; car tous les degrés existent et c'est précisément un certain degré de détachement qui est indispensable pour rendre à une œuvre, une valeur critique. Mais au moment où l'œuvre s'écrit, une adhésion de l'auteur est nécessaire; aussi peut-on supposer qu'il existe un processus mythomane de premier jet, suivi nécessairement d'un regard objectif si l'auteur ne se laisse pas enfermer dans le processus.

LE MYTHOMANE ET SES PARTENAIRES

Nous avons vu, en étudiant les milieux à mythomanes, que le processus mythomane a besoin de trouver dans l'entourage une perméabilité et une indifférence. Mais il faut faire la part des différences qui séparent les différents types de mythomanes. Le processus productif, enjoliveur ou actif n'exigent pas les mêmes formes de perméabilité, ni les mêmes modes d'indifférence. Aussi est-il plus simple d'examiner ces trois cas séparément.

Il y a, chez le mythomane productif, un besoin de submerger l'entourage; et ce besoin ressemble assez à une domination. Aussi demandera-t-il une certaine passivité à ceux qui l'écoutent. Plus autistique que les autres mythomanes, il s'accommode mieux, par contre, d'une certaine indifférence. Si deux mythomanes productifs se rencontrent, il est possible qu'il existe entre eux, par épisodes, une certaine rivalité, dans la mesure où la production de l'un gêne la production de l'autre. L'association de deux mytho-

manies, l'une productive, l'autre enjoliveuse, peut offrir une certaine stabilité, car la seconde enrichit la première.

Le mythomane enjoliveur peut accepter n'importe quel partenaire : l'homme normal brillant, le mythomane productif ou actif. Mais l'association la plus stable est évidemment celle qu'il contracte avec d'autres mythomanes enjoliveurs. La communauté des goûts, la délicatesse des sentiments inexprimés, donnent à ces unions une certaine élégance intérieure. Les jeunes filles inséparables construisent souvent ainsi un monde à deux. Elles peuvent le faire sans parler. Ces associations supposent une compréhension affective profonde et un abandon tacite. Il arrive souvent aussi que le mythomane enjoliveur, ne trouvant dans son entourage aucun écho de son besoin intime d'harmonie préfère la solitude dans le confort affectif du « chez soi ».

Le mythomane actif réclame surtout les apparences de la crédulité et l'indifférence; il s'entoure volontiers de débiles. S'il est habile cependant, il réussit à s'introduire dans les milieux les plus élevés et il trouve là, parmi les hommes habitués à prendre toute chose en considération, une crédulité qui surprend. La naïveté qui règne dans les milieux scientifiques est traditionnelle et le mythomane actif l'exploite bien souvent.

D'un tout autre point de vue, la vie nous offre l'exemple des affinités du mythomane sur le plan sexuel. Le « flirt » du mythomane est spécial. Ou bien il multiplie les aventures sentimentales et les décore de complications inextricables; ou bien il construit pour la femme qu'il aime, tout un monde compliqué dont il lui rapporte l'image chaque fois modifiée et agrandie. Il fait de la femme aimée

une sorte de créancier principal, et augmente l'intérêt qu'il en exige en ornant sa vie d'épisodes chevaleresques ou rocambolesques. Au bénéfice de ce créancier principal, il risque et aliène les petits crédits qu'il ouvre partout en promenant sa mythomanie à travers les péripéties d'une vie inconsistante. Il demande alors à la femme de ne plus voir tel de ses amis, de ne plus fréquenter tel cercle ou tel milieu; et il doit expliquer les raisons de tout cela : il s'en tire par de nouvelles fables. Il a d'ailleurs une faculté d'oubli qui ne se comprend que par la turbulence et la prédominance de son affectivité; aussi réagit-il par l'abstraction aux démentis qui barrent quelquefois sa route; il oublie la femme plusieurs jours, plusieurs semaines. Celle-ci est d'autant plus déconcertée qu'elle a considéré ce garçon comme un sujet d'exception, et son amour comme un amour unique... à moins qu'elle n'ait, auparavant décelé la mythomanie.

La femme mythomane accorde rarement son amour exclusif à l'homme normal. Elle sent trop l'attitude critique du partenaire. Car l'homme a, en général, moins le goût du merveilleux et n'offre pas la même perméabilité. Aussi réalise-t-elle un à peu près en trouvant une perméabilité moyenne dans un *groupe* de jeunes gens qui laissent entre eux, par le fait même d'être groupés, moins de souci de comprendre. La mythomane a *sa cour*. Parfois, un pauvre garçon s'éprend. Elle le repousse, car elle sent que l'attachement d'un seul peut éloigner la complaisance générale. Elle fera de lui le héros d'histoires ricanantes, lui prêtera des tentatives de suicide, des lettres extraordinaires, des manifestations de désespoir, qui n'ont d'autre but que

de satisfaire les désirs secrets de son affectivité, et de les extérioriser pour attirer l'intérêt général sur sa propre personne.

Quelquefois, les mythomanes se groupent suivant leurs affinités et constituent de véritables cercles, tel ce club de chasseurs de casquettes dont DAUDET nous décrit la vie savoureuse, tel ce noyau d'habitues d'une petite brasserie où l'on raconte inlassablement de nouvelles prouesses, avec le secours d'une complicité générale. Il faut voir vivre de près et longtemps ces agglomérations de rêveurs pour voir comme les habitudes propres au groupe abaissent le niveau de l'esprit critique à l'intérieur même du groupe. Si un étranger se mêle à leur milieu, les habitués ne racontent plus les mêmes histoires, s'éloignent moins du réel. Ils se portent un secours mutuel en attestant spontanément la véracité du récit d'un autre. Seuls, enfermés dans leurs habitudes de complaisance, les membres du cercle se laissent glisser jusqu'au délire le plus caractérisé.

Certaines fables sortent parfois du cercle qui les a vu naître. Elles courent leur chance dans le monde. Quelquefois d'ailleurs, elles portent en elles la solution de vieux problèmes affectifs qui prennent leur racine dans l'inconscient de l'humanité; elles apportent alors à celui qui les écoute une vérité si vivante qu'il a besoin de la croire, et qu'il l'accepte sans objections. Peut-être est-ce là le secret de la naissance des mythes collectifs, du folklore. Les contes d'enfants, les histoires que racontent les Grand'Mères depuis tant de générations jouent le même rôle à l'égard de l'affectivité enfantine, et ces mythes, qui ont bien dû prendre naissance quelque part, ne doivent pas leur pérennité à d'autres providences.

LE MYTHOMANE ET SON MYTHE

Les rapports réciproques du rêveur et du rêve constituent un problème dans lequel on peut faire entrer l'univers. Nous nous bornerons à quelques remarques de détail. Sur le plan le plus clinique, il faut constater que le personnage incarné par le mythomane conserve toujours les principaux traits du tempérament de ce dernier. Si tel malade imagine un policier, son personnage ne peut avoir, dans le monde des affaires policières, d'autres réactions que celles qu'aurait eues le sujet lui-même; son personnage conserve le rythme de ses propres reflexes, de ses propres associations d'idées, la marque de ses dominantes affectives, etc. Pratiquement, le rapport est un peu plus complexe parce que le mode de construction ne compte pas seul. Le contenu du mythe traduit les préoccupations affectives profondes du mythomane. Les psychanalystes insistent sur la valeur du rêve comme moyen de connaissance de l'inconscient. Les tendances s'y manifesteraient sous une forme parfois symbolique.

Nous examinerons seulement ici un mécanisme connu : les *compensations* par le rêve d'une infériorité du rêveur. Il y a d'abord les infériorités réelles. Le rêveur de condition misérable imaginera plus volontiers les palais et le luxe. Le riche désœuvré et sédentaire vivant sur sa propriété familiale rêvera plus volontiers de voyages et de pays lointains. C'est d'ailleurs un fait très général, si puissamment exposé par ELIE FAURE dans son *Histoire de l'Art* à propos de l'imagination artistique de chaque siècle et de chaque peuple. Mais la plus désespérante des infériorités est évi-

demment la modestie des origines; et, comme la plupart des hommes sont d'humble origine, le nombre des mythomanies des grandeurs ne peut manquer d'être grand. Incarner le personnage de rêve d'une princesse ou d'une artiste connue suppose d'abord une conception fausse du prince ou de l'artiste, conception assez répandue suivant laquelle les princes et les artistes ont une vie d'absolue fantaisie et d'entière liberté de jouissance. Mais si le mythomane s'accroche si fort à sa noble pseudo-personnalité, c'est que l'infériorité d'origines est la seule contre laquelle rien n'est possible; les aspirations du sujet ont pu se bloquer définitivement contre cet écueil infranchissable et immuable. Car le fait est certain : le faux journaliste, le faux aviateur, changent volontiers de thème suivant les circonstances. Le faux fils naturel du Roi d'Angleterre reste attaché à sa dignité, échappant du reste plus aisément aux vérifications.

Le mythe n'est pas non plus sans rapports avec la famille du mythomane — ou, plus précisément, avec l'attitude du mythomane à l'égard de sa famille. Sans examiner le point de vue psychanalytique, il est certain que le modèle du père ou la haine de ce modèle conditionnent le mythe suivant des règles invariables. Un père peut aussi diriger son rêve dans le sens de ses aspirations secrètes à l'endroit de son entourage : être admiré par ses enfants, être aimé par sa femme, être plus fort que le frère aîné, etc. COLETTE raconte que son père, grand voyageur, passa la fin de sa vie au milieu des siens. Il demeurerait une grande partie de la journée dans son bureau, et semblait travailler à une œuvre considérable. Dans sa bibliothèque prirent place, en

effet, une, puis deux, puis trois reliures bourrées de feuilles rangées de façon définitive. A sa mort, on trouva dans ces reliures dédiées à ses filles des liasses de papier blanc. N'est-ce pas une mythomanie touchante?

Dans la vie du mythe, le fait quotidien, l'événement accidentel prennent aussi leur place. Plus exactement, c'est le point de vue du mythomane sur ces faits qui entre dans le rêve. Comme on a là un point de repère réel et contrôlable, il est aisé de comparer l'utilisation du fait, suivant le type de mythomanie. Le mythomane productif, et aussi le mythomane enjoliveur, ajoutent et comblent tous les vides. Mais, tandis que le premier accumulera les détails sans intérêt, le second ajoute l'anecdote ou le détail pittoresques. Le mythomane actif n'intègre pas le fait dans une histoire commencée; il part du fait pour bâtir extemporanément tout un édifice. Un cycliste est passé sous un autobus dans le quartier des Halles. Le mythomane productif vous décrira la taille du cycliste, la marque du cycle, l'âge du conducteur de l'autobus. Le mythomane enjoliveur ajoutera que le sang du cycliste projeté par les roues et plaqué sur le capot tranchait sur le vert de la carrosserie. Le mythomane actif a vu deux autres accidents se produire au même endroit et part tout de suite à la Préfecture de Police voir un de ses bons amis afin d'obtenir qu'on modifie la signalisation.

Il y aurait encore à dire sur le rythme d'évolution du mythe en rapport avec le tempérament du mythomane, sur la limitation du mythe suivant la sympathie du rêveur pour le milieu dans lequel il le développe, sur la valeur artisti-

que du rêve suivant la culture de son auteur, etc.; mais aucun examen de détail ne pourrait nous montrer plus clairement que ce qui importe dans le processus de construction du mythe, c'est moins le fait extérieur que le besoin et la forme de l'affectivité du mythomane.

Des processus identiques peuvent être parfois parcourus à l'endroit ou à l'envers : ce mythomane a un œil noir et tuméfié; vous l'entendez raconter à une amie qu'il est tombé dans des circonstances bizarres — et vous pensez à part vous, qu'il n'avoue pas avoir été battu; mais il raconte ensuite à une autre amie qu'il vient de se battre avec une brute, dans la rue — et vous pensez que, peut-être, il est simplement tombé dans son escalier. Mais on vient vous dire qu'on a vu, par une fenêtre, ce garçon se frapper violemment l'œil à coups de poings...; vous vous étiez trompé dans les deux cas. Le processus reste pourtant analogue, mais le sens de l'interprétation change totalement. La vérité ou la fausseté de l'accident n'ont pas plus d'intérêt. Ce qui compte, c'est que le mythomane ait pensé à construire un thème sur un œil ecchymotique, c'est qu'il l'a construit suivant tel procédé, en choisissant telles tournures, tels mots, tels gestes. M. SIMON disait récemment, à la *Société Médico-psychologique* que, tout bien pesé, la façon de répondre aux tests était plus significative que les réponses elles-mêmes. On pourrait dire de même que pour juger du rapport qui existe entre le mythomane et son mythe, le mythe est un repère moins sûr que le processus qui l'a engendré.

EXAMEN PSYCHOLOGIQUE DU MYTHOMANE

Il faudrait faire un inventaire complet des facultés du mythomane. Cet inventaire serait rebutant et stérile. Indiquons seulement les directions et tâchons de les prolonger jusqu'à des conclusions utilisables.

Dans la sphère intellectuelle, le mythomane ne présente à vrai dire, rien de pathologique. Ceci mérite un examen que l'on peut commencer par l'étude de la mémoire.

Mémoire. — La mémoire du mythomane est normale. Chez le sujet actif, qui cherche encore à s'adapter, le souvenir des histoires contradictoires construites chaque jour passé surprend un peu. Mais il suffit de fréquenter le mythomane pour constater des erreurs fréquentes dans ce domaine. Ce qui est caractéristique, c'est sa *faculté d'oubli*. Chez lui d'ailleurs, l'oubli ne suit pas d'autres lois que dans la mémoire normale : est oublié surtout ce que le sujet a intérêt à oublier. Son oubli est subitement si total et si sincère qu'on hésite à l'admettre. *Arias*, le bavard de LA BRUYÈRE, reçoit un démenti formel. Sans se déconcerter, il parle d'autre chose et oublie totalement ce qui vient de se passer.

Association des idées. — L'association des idées suit des voies normales, bien qu'elle ait le rythme des *associations libres*. Le manque de contrôle fait que souvent, on suit facilement, chez un mythomane maladroit, le détour de la pensée; on a alors l'impression que l'histoire racontée vient trop bien à point. Mais, en fait, le détour a suivi des articulations normales.

Imagination. — C'est avec l'examen de l'imagination du mythomane que nous touchons la question centrale de la mythomanie. Il ne nous semble pas qu'on trouve là quelque chose de caractéristique. Ses fables sont-elles plus vivantes? Mais le conteur a un pouvoir d'expression autrement plus vibrant! Son imagination est-elle plus prompte? Mais les esprits brillants ne lui cèdent en rien sur ce point! Est-elle plus originale? Mais il y a des mythomanes lamentablement plats et monotones! Son invention est-elle plus soutenue? Mais le romancier et le fabuliste sont intarissables! Son imagination est-elle plus dérégulée? Mais nous avons tous une imagination dérégulée aux heures de rêve; et, d'ailleurs, l'insoumission à des règles n'est pas, à proprement parler, un phénomène d'imagination. Est-elle plus exigeante vis-à-vis de l'entourage? Mais il y a le mythomane qui ne demande rien à personne!... Il faut se résoudre à trouver dans les imaginations normales toutes les caractéristiques de l'imagination du mythomane. Ce qui est anormal chez le rêveur éveillé, ce n'est pas l'imagination, mais l'usage qu'il en fait.

Jugement. — On peut croire, puisque le mythomane laisse courir son imagination malgré son intelligence et sa conscience, que le sens critique est seul atteint. Mais ce ne peut être cela non plus, car le mythomane refuse le sens critique. Il ne fait usage de son jugement que pour justifier ce qu'il a *besoin* de justifier. Dans tous les autres cas, il ne s'en sert pas. Chez lui, comme d'ailleurs chez tout individu qui ne ressent pas le besoin de se contrôler, le rêve ne subit aucune contrainte du jugement, car le jugement

est en veilleuse. Ce que le mythomane ressent, par contre, au plus haut degré, c'est le jugement possible des autres, surtout s'il est du type actif, car son activité même le soumet dans une certaine mesure aux nécessités de la réalité sociale. Il tient compte du jugement d'autrui, mais n'essaie jamais de le rompre en faisant usage du sien propre : il enjambe en restant sur le plan du mythe. Dans la même ligne, on peut observer que non seulement le mythomane fait peu ou pas usage du jugement et du raisonnement, mais il ne tente jamais une synthèse de ses histoires. Il sent que la systématisation représente la mort d'une pensée en mouvement, et il a intérêt à éviter l'écueil par tous les moyens. Aussi n'acceptera-t-il jamais de donner une idée d'ensemble de sa vie ou de l'histoire inventée : au moment de le faire, et le plus honnêtement du monde, il croira nécessaire de développer un détail duquel il ne sortira plus. C'est un des points diagnostiques essentiels entre le mythomane et l'interprétant.

L'interprétant bâtira peut-être comme le mythomane un édifice rocambolesque; mais il revient sans cesse vérifier la coupe et l'assise de chaque pierre du monument; le récit de chaque fait est suivi d'une argumentation de consolidation, puis d'une systématisation. L'interprétant cherche la démonstration, le mythomane ne demande que la conviction, que l'apparence de la conviction. Aussi ne peut-on pas dire que le jugement du mythomane soit faussé : son jugement est complice de son besoin de rêve; c'est un complice qui ne se montre que lorsqu'il convient de se montrer. Mais c'est un complice bien constitué.

Activité. — Dans la sphère active, le mythomane ne présente non plus aucun trouble. Etant donné que la fable représente le point de départ, l'activité sera parfaitement adaptée à ses buts. Il faut cependant faire place à deux questions. D'une part, on peut se demander si le mythomane ne tente pas, quelquefois, de *justifier activement* le mythe qu'il a créé en paroles : c'est exceptionnel et n'arrive que dans les mythomanies actives. Il n'y aura d'ailleurs jamais réalisation. (Le mythomane vous quittera pour bondir dans un taxi, lançant au chauffeur : « Ministère de l'Intérieur », mais en arrivant à la Madeleine, il expliquera au chauffeur — car il est mythomane aussi pour le chauffeur — qu'il doit passer auparavant chez un ami pour y prendre une pièce importante). D'autre part et à l'inverse, il existe des *mythomanies vécues* qui ne sont que cela : si l'hystérique réalise une mythomanie des syndrômes, le fabulateur fait aussi, quelquefois, une *mythomanie des gestes*. (Pour s'en convaincre, il suffit de voir la démarche des gens qui sortent d'une salle de cinéma après la projection d'un film de gangsters : les héros du scénario ont déteint sur les spectateurs).

Mais il arrive *que l'action soit un accessoire* gênant pour un rêveur. Alors l'activité, complice, entre en léthargie. Là encore, on peut dire que ce qui est anormal, ce n'est pas l'activité, mais le besoin de la soumettre aux nécessités du rêve. Au surplus, ne peut-on pas dire que toujours, même chez le sujet normal, l'activité est une esclave ? Esclave apparente de l'intellect, elle réalise ce qui doit être réalisé ; esclave plus directe des besoins, des émotions, des passions, des tendances et des sentiments, elle est attachée

aveuglément à leur service. Il n'en est pas autrement chez le mythomane.

Affectivité. — Nous ne revenons pas sur la question de la croyance, que nous avons développée dans notre introduction (page 18). Nous voudrions exposer les raisons pour lesquelles nous considérons les besoins du mythomane comme étant les vrais moteurs de la mythomanie. On trouve, dans un traité classique de psychiatrie, cette constatation fort juste : « Le mythomane est un menteur, plus ou moins imaginatif », (ce qui met déjà l'imagination au second plan des phénomènes). « Il a une imagination qui veut tromper, et cela, *toujours dans un but*. Le but peut être un intérêt immédiat, et le mythomane est le proche parent du simulateur; le but peut être moins évident : intéresser, faire parler de soi, se mettre en évidence, etc. », (LÉVY VALENSI, *Précis de Psychiatrie*, 1926). Dans une telle description, les mobiles affectifs du mythomane sont dégagés avec un tel relief qu'on se demande pourquoi la psychiatrie en est encore à considérer la mythomanie comme une maladie de l'imagination. C'est qu'on a généralement tendance à ne considérer que l'apparence des choses, et le jeu de l'imagination est évidemment la façade visible des phénomènes affectifs sousjacents. Dans les rêves du sommeil, de même, TAINE et ses successeurs n'ont vu que le côté imagé, concrétisation la plus tangible des remous inconscients.

En étudiant tous les rapports du mythomane : avec son milieu, avec ses activités, avec son mythe, nous en sommes toujours arrivés à conclure que le rapport existe

entre les *besoins* du mythomane et les formes de son activité de rêve. La compensation du mythomane, qui est un des phénomènes les mieux connus des psychiatres, n'est-elle pas typique à ce point de vue? L'imagination n'y est-elle pas mise visiblement au service de l'affectivité?

C'est que, dans la mythomanie, l'attention des observateurs a trop souvent porté sur le *mythe* et pas assez souvent sur la *manie*. Ce qui est pathologique, c'est le besoin d'utiliser l'imagination à des fins affectives anormales. Notre hypothèse paraît douteuse si l'on songe au caractère souvent gratuit de certaines histoires de mythomanes. Qu'on se rappelle pourtant la forme productive de la mythomanie, dans laquelle le seul besoin est la production. Dans ce type, le malade dit n'importe quoi, mais parle, et là encore, c'est un besoin qu'il satisfait. *Dans tous les cas*, le mythomane se libère et il n'est, pour s'en convaincre, que d'observer le mythomane contraint au silence; menez un mythomane au concert, il aura besoin d'attirer l'attention, besoin de l'intérêt d'autrui, dut-il l'obtenir sans parler, soit en toussant, soit en froissant du papier, soit en offrant un bonbon, soit en faisant grincer son fauteuil. L'imagination n'est guère en cause dans tout cela.

Une autre confirmation se trouve dans le fait que la psychiatrie traditionnelle classe les mythomanes non pas par la forme ou le mécanisme de leur imagination, mais par leur *attitude affective* vis-à-vis du mythe ou vis-à-vis du monde extérieur : la croyance au mythe, les facteurs « ambition », « malignité », « perversité », sont bien des termes empruntés à la psychologie de l'affectivité et non à la psychologie de l'imagination! Si, enfin, les exemples

vivants sont d'un autre pouvoir, qu'on relise les observations de mythomanes et qu'on se donne la peine de faire la part des troubles imaginatifs et des troubles affectifs. Il est superflu d'insister sur ce point.

Conclusion. — Ce qui reste à faire, c'est l'analyse de l'affectivité du mythomane. Mais nous risquerions de nous étendre à perte de vue et de nous égarer dans une psychologie qui reste encore à faire — bien que de nombreux essais de psychologie affective soient actuellement en chantier. Nous nous bornerons à toucher quelques points de cette recherche au cours du paragraphe suivant. Du précédent, il semble en tous cas résulter que dans la mythomanie, les faits affectifs prennent le pas sur les faits intellectuels ou d'activité.

QUELQUES POINTS PARTICULIERS DE LA PSYCHOLOGIE DU MYTHOMANE

Après un examen global de la psychologie du mythomane, il convient de revenir sur quelques points qui n'auraient trouvé leur place et leur perspective que dans une psychologie détaillée.

L'aiguillage sans retour. — Prévenu par une affectivité aiguë, le mythomane suit les routes et évite les impasses. Toutes les routes sont pour lui des voies de traverse qui s'embranchent à l'infini. Mais essayez d'obliger le rêveur à refaire le trajet parcouru, vous n'y parviendrez pas. Soit que l'épreuve offre un danger, soit que les plaisirs de l'itinéraire soient déjà épuisés pour lui, le mythomane

vous entraîne toujours sur un nouvel embranchement. Il est impossible de supposer qu'il soit incapable de retracer le chemin parcouru : le mythomane a assez de mémoire et de fixité dans ses dépositions lorsqu'il s'agit d'utiliser le mythe pour créer un nouveau mythe. Il faut donc admettre que les nécessités intérieures du rêve empêchent le rêveur de refaire le chemin. Cela est un simple fait d'observation.

Le changement de thème. — La fréquentation des mythomanes, et surtout les tentatives thérapeutiques offrent au psychologue la possibilité d'observer un fait assez curieux. Il est difficile de mettre un mythomane *au pied du mur*. On risque de perdre sa sympathie, de le bloquer dans son autisme, et d'attirer ses représailles. Pourtant, il est possible d'y parvenir. La réaction du sujet est alors inattendue. Quelquefois, il joue la scène des aveux. Il jure vouloir repartir à zéro. Il demande de ne pas lui en vouloir. Aussitôt, il se met à expliquer pourquoi il a inventé des histoires : c'est parce que la vérité ne devait pas être connue. La vérité, elle est toute autre, et il la raconte, et il repart sur de nouveaux thèmes qui s'accrochent autant que possible aux points solides des anciens. On se rend compte à ce moment de l'inutilité des efforts et de la vanité du raisonnement. Mais cette sortie par le double fond donne une idée assez juste des ressources du mythomane et de son attachement au rêve.

L'habileté. — Le point précédent est un exemple de l'habileté du mythomane. Cette habileté aura une qualité différente suivant que le malade aura une plus ou moins grande intelligence, plus ou moins d'expérience, plus ou

moins de sens psychologique. Nous avons connu un journaliste et juriste ayant des connaissances en psychologie, qui ne cessait de raconter des histoires tantôt vraies, tantôt fausses; il était d'ailleurs malaisé de faire la part, étant donné son champ d'activité sociale réelle. Lorsque pourtant, entre nous, il sentait le récit s'échapper vers l'invraisemblable, il rectifiait, du ton le plus simple : « il est vrai que je suis mythomane. Je colore peut-être un peu de récit. Mais, à part tel détail, tout cela est d'une exactitude rigoureuse... et vous allez voir que la suite en est une preuve... ». Ayant ainsi assaini l'atmosphère par une fausse preuve d'esprit critique, il repartait en plein délire.

Il n'est pas besoin de multiplier les exemples pour expliquer cette prodigieuse faculté de résoudre tous les problèmes, toutes les difficultés. Il est plus intéressant de mentionner le rapport constant qui existe entre l'habileté et l'intérêt, dans la conduite des hommes. Les grands désadaptés mis à part, il est certain que l'homme résout d'autant plus de problèmes qu'il a plus d'intérêt au but final de son effort, ou à l'effort lui-même. Qu'il s'agisse de l'esprit curieux du savant (besoin de connaître), de l'esprit de suite de l'enfant qui désire vivement un objet (besoin de posséder), de l'esprit subtil et absorbé de l'artiste qui cherche une expression de l'ineffable (besoin absolu), de l'esprit rusé du jaloux (besoin d'exclusivité), la recherche n'est poursuivie, les difficultés résolues, les situations réalisées que par un moteur affectif puissant. Les individus apathiques peuvent être aussi intelligents, aussi travailleurs que l'on voudra, ils ne poseront même pas les problèmes. Dans la mesure où la mythomanie est la manifes-

tation d'une hyperaffectivité, on comprend que l'habileté lui soit dévolue. D'ailleurs le mythomane peut résoudre les problèmes d'une façon illusoire. Sa mauvaise foi lui permet de sortir de toutes les situations par une culbute... mais il sort de toutes les situations.

Anxiété. — Le besoin d'éluder, une à une, toutes les questions, de surmonter sans cesse les obstacles, crée chez le mythomane une anxiété assez spéciale. Lorsqu'un tel sujet est lancé dans un récit, il sent à chaque épisode de son discours, le nombre des difficultés nouvelles qu'il vient de dresser en inventant une chose dont la fausseté apparaîtra tôt ou tard. Il revient souvent sur les points épineux et émousse les angles par une histoire superposée à la première. Il ne peut le faire sans trouble, tente de s'affermir en élevant le ton, en affirmant d'une manière plus décisive, en regardant plus fixement. La rapidité croissante du débit, l'accumulation des mots persuasifs et des faits probants sont aussi ses réactions habituelles contre l'anxiété grandissante. Aussi le mythomane offre-t-il souvent à observer une fébrilité qui s'accroît du début à la fin du récit, une parole qui se presse, une attitude de plus en plus assurée, des gestes de plus en plus crispés. Cette anxiété spéciale se rencontre surtout chez le mythomane très social, celui de la brasserie, celui qui veut un grand public.

Sympathie. — A l'égard de son mythe, le mythomane entretient un sentiment tendre. Il le caresse comme on caresse un idéal, l'idée d'un refuge, la certitude d'une victoire. Mais ce rêve comporte lui-même des amis et des ennemis, tout un système d'opposition entre ceux qui ont,

dans l'histoire, le beau rôle et ceux qui ont le mauvais rôle. Le rêveur présente alors une sorte d'ambivalence affective à l'égard de ses personnages : l'ennemi supposé est tout de même *son* ennemi; par son rôle d'ennemi, il contribue encore à créer de l'intérêt autour du rêveur. Pour cette raison, l'ennemi lui-même participe d'une certaine sympathie qui baigne tout le rêve et que le mythomane parvient difficilement à dissimuler tout à fait.

On ne peut s'empêcher de faire un rapprochement avec ce qui se passe dans certains délires systématisés. Le persécuteur ne bénéficie-t-il pas souvent d'une certaine ambivalence affective et d'une certaine sympathie inconsciente du persécuté? Le fait est plus net chez l'érotomane, persécuté par l'objet même de son amour. L'observation montre souvent des faits analogues dans les délires d'interprétation, de revendication ou de possession. On se souvient de l'affection toute particulière de Mme Alexandra pour *son* diable. C'est que dans ces cas, l'ennemi lui-même — l'ennemi surtout — peut justifier le délire, c'est-à-dire un besoin vital du malade; c'est qu'il symbolise aussi tout le travail de systématisation, d'ordonnance du délire, de clarté parmi ses éléments disparates, ce qui représente pour le malade un autre besoin vital. Dans la mythomanie, les choses ne sont pas absolument différentes, et le malade manifeste un attachement certain à tous les éléments du mythe qui justifient, à ses propres yeux, son activité mythomane.

Alogique. — Contre la logique trop stricte des choses, le mythomane se défend de toutes les armes de sa psycho-

logie : l'habileté, l'indifférence, l'oubli, au besoin l'autisme introverti. Nous avons vu ces différents points pour la plupart. Il reste à examiner le fait en lui-même. Le mythomane, malgré son apparent souci d'adaptation (s'il fait encore cet effort) est prodigieusement indifférent au monde logique et aux nécessités extérieures. Il ne considère ces contingences externes que pour obliger l'assistance à lui donner l'atmosphère d'adhésion qui lui est nécessaire. Nous citons plus haut *Arias*, ce merveilleux personnage dont LA BRUYÈRE a gravé le portrait. Il parle de Suéton, son ami, qu'il a rencontré la veille. On l'interrompt discrètement pour lui signaler qu'il a précisément Suéton pour vis-à-vis. Il ne se trouble pas et continue sur d'autres thèmes, sans éprouver le moindre besoin ou souci logique d'explication.

Les mythomanes, en effet, répugent à utiliser la logique, même en s'en servant d'une façon sophistique pour justifier leurs erreurs, ce qui, pour quelques-uns d'entre eux, serait pourtant un jeu facile. C'est que la sophistique, comme la dialectique est trop étroite et trop froide pour leur besoin d'expansion affective. Ils ressentent la logique des autres, en tiennent ou n'en tiennent pas compte, mais ne l'utilisent pas.

Mesure. — On pourrait dire — si ce n'était s'égarer dans le maquis métaphysique — que le mythomane n'échappe pas seulement à la logique, mais tend à se soustraire aux *catégories* de l'entendement et de la sensibilité. Expliquons-nous sur ce point : conditionné par les nécessités d'une vie affective, et non par la logique formelle, le

mythomane ne pensera le monde que sous les aspects de la *vie* et de l'*affectivité*. La catégorie du nombre nous oblige à distinguer « dix objets », de « neuf objets », de « huit objets », etc. Pour l'affectivité, au contraire, huit égale neuf et neuf égale dix; la seule distinction qui compte, c'est celle de « un », « deux », « plusieurs », « un grand nombre ». On retrouve le fait dans la grammaire de certaines langues primitives qui possèdent un singulier, un diel, un triel et un pluriel. C'est-à-dire que toutes les fois que l'affectivité prend le pas sur le rationnel, il n'y a aucune raison de distinguer « vingt » de « vingt et un », car l'effet produit par vingt et un objets n'est pas différent de l'effet produit par vingt d'entre eux. Pour les autres catégories, la finalité, la nécessité, la causalité, la quantité, la qualité, etc., on pourrait montrer de même que le mythomane s'exprime en termes d'affectivité et non en termes rationnels.

Les formes pures de la sensibilité, l'*espace* et le *temps*, connaissent chez le mythomane un sort analogue. Le temps surtout a pour lui une valeur d'évaluation remarquablement restreinte : l'affectivité ne distingue pas les années, les mois et les jours, mais un passé lointain, un présent d'hier, un présent d'aujourd'hui, un présent de demain et un avenir. Aussi, le mythomane fera-t-il de fréquentes erreurs dans le temps, plus fréquentes d'ailleurs que dans l'espace : il est courant de dépister une mythomanie en additionnant le nombre d'années consacrées à chaque histoire du fabulateur et en s'apercevant que le mythomane de vingt-cinq ans a voyagé cinquante ans durant. L'erreur est moins nette si l'on repère et mesure les lieux et leurs

rapports... bien que le mythomane se trompe aussi dans ce domaine.

Qu'on nous permette, à ce sujet, encore un rapprochement : l'enfant intègre la notion d'espace avant la notion de temps; il s'agit de notions biologiques, vécues, senties. Ce n'est que bien plus tard qu'il réalise et rationalise l'étendue, plus tard encore le temps. Il sait déjà compter et multiplier, juger des causes et des effets, avant de pouvoir faire un usage rationnel du temps des adultes; le mythomane, par involution logique, est un peu comparable à l'enfant qui n'a pas encore acquis l'usage des catégories et des cadres de l'intuition sensible.

Ce dernier rapprochement est surtout manifeste en ce qui concerne les *évaluations*. L'enfant comme le mythomane, est soumis à des besoins affectifs. Aussi n'a-t-il que l'intérêt de la quantité et non celui de la mesure. Il y a le « peu » et le « beaucoup », le « près » et le « loin », le « lent » et le « vite ». Aussi emploient-ils, l'un et l'autre, au hasard, chiffres, prix et kilomètres. Observez un mythomane dont vous connaissez la culture et l'intelligence; il lui arrive de lancer un chiffre ridicule ou un prix exorbitant, dans le cours d'un récit. Au moment où le sujet prononce le chiffre, on a l'impression qu'il ne l'a pas mesuré, mais qu'il a seulement voulu donner une idée de l'impression considérable que cela produisait sur lui. Ensuite, il doit fabuler pour justifier le chiffre, suivant l'engrenage que nous avons déjà démonté.

Mais le mythomane habile évite le plus souvent le chiffre et l'évaluation; toutes les fois qu'il lui est possible de se contrôler à temps, et cela d'une façon typique : *il*

préfère la comparaison à l'évaluation. Il évite de dire que son chien court à une vitesse de cinquante kilomètres à l'heure; il dit de son chien qu'il rattrape à la course toutes les voitures qui passent sur la route. Empruntons un exemple au *Précis* déjà cité de M. LÉVY-VALENSI : « Un de mes amis achète une automobile; grande joie, grande agitation pour ses fillettes; l'une d'elles âgée de 4 ans, lui dit, *un matin*, au réveil, avec la plus grande sincérité : j'avais, quand j'étais jeune, une auto qui allait plus vite que la tienne; elle allait si vite que j'étais obligée de courir après pour la rattraper! ». Il est vrai que cet exemple illustre les formes de passage entre le rêve du sommeil et le rêve de la veille. Mais ne peut-on pas dire, aussi, à propos des rêves du sommeil qu'ils ne connaissent pas l'évaluation autrement que par l'impression affective? Il y a donc là un fait fondamental du processus onirique, quelle qu'en soit la forme.

RESULTAT GLOBAL

De tout cet inventaire décousu et rapide du psychisme du mythomane, nous ne pouvons tirer aucune conclusion, mais seulement une impression générale. Un fait important se dégage de notre examen : il y a dans la mythomanie un trouble affectif certain. Tous les psychiatres le reconnaissent, puisqu'ils signalent l'égoïsme du mythomane, son besoin d'attirer l'intérêt général, puisqu'ils classent les formes de mythomanies en malignes, perverses, ambitieuses. Un problème est alors à résoudre, touchant le sens des relations qui existent entre le fait affectif et le fait de

comportement : faut-il concevoir un trouble du comportement et de l'intelligence susceptible de déclencher secondairement des troubles affectifs? Ou faut-il au contraire supposer que les troubles affectifs sont primitifs et entraînent ceux du comportement et de l'idéation?

La question est d'importance. Nous croyons y avoir répondu chemin faisant : à ce point de notre analyse, la mythomanie semble donc être caractérisée essentiellement par un besoin de l'intérêt de l'entourage et un besoin de fabuler. La source de ces troubles est peut-être plus haut située, mais notre analyse ultérieure se réserve d'y remonter. De pair avec l'égoïsme marche l'autisme — intra ou extraverti — dont la manifestation extérieure est surtout l'indifférence à la vie affective des autres. Accessoirement, l'examen de la vie affective du mythomane nous fait connaître chez lui une *croyance vécue*, plus foncière que la *croyance pensée* exigée par le clinicien, plus constante aussi; une sympathie foncière pour le mythe et les personnages du mythe; une anxiété épisodique lorsque le mythomane travaille en public. A signaler aussi que le sentiment intime d'une infériorité alimente la mythomanie, mais que de toutes, c'est l'infériorité de naissance qui bloque le plus sûrement le rêveur dans son rêve. Enfin, peut-être faut-il voir dans la mythomanie une manifestation du besoin affectif d'absolu et d'ineffable.

La sphère intellectuelle subit les attractions et les répulsions de cette affectivité polarisée. Si toutes les facultés y sont normales d'un point de vue purement clinique, il faut remarquer, d'un point de vue psychologique, que le mythomane a une faculté d'oubli considérable, (normale

d'ailleurs dans son mécanisme puisque le sujet oublie ce qu'il a intérêt à oublier). De même, ses associations n'ont pas d'intérêt profond à refaire le chemin déjà fait, réalisant ce que nous avons appelé l'aiguillage sans retour. Le jugement, mis en veilleuse, s'est fait le complice de l'affectivité. La *logique affective* est d'ailleurs aussi du domaine normal; le mythomane, qui l'emploie quelquefois, préfère encore se passer de toute logique, même fausse. Il évite les catégories de l'entendement et de la sensibilité qui n'ont pas, pour lui, d'application. Aussi fait-il de fréquentes erreurs de temps et quelques erreurs dans l'espace, le nombre, etc.; il échappe aux nécessités d'évaluation par un procédé typique : il compare les choses entre elles au lieu de les évaluer individuellement. Son habileté est son arme défensive habituelle et le système du *changement de thème* donne une mesure de l'usage qu'il en fait.

Le comportement du mythomane ne semble pas conditionné par d'autres facteurs que les facteurs affectifs. Son autisme pourra conditionner l'inaction ou au contraire la vie trépidante, suivant qu'il sera intra ou extraverti; le tempérament et les affinités pourront orienter le trouble vers une mythomanie verbale, une mythomanie des gestes ou une « mythomanie des syndrômes ». Suivant le tempérament, le processus peut d'ailleurs emprunter des modes différents — dont trois ont été distingués ici : mode productif, mode enjoliveur, mode actif. Dans tous les cas, le mythe porte la marque de la forme propre d'activité, c'est-à-dire du tempérament du mythomane.

Après avoir examiné le mythomane dans sa vie sociale (famille, profession, milieux à mythomanes), nous avons

cru devoir nous en tenir à l'opinion suivant laquelle le milieu influe sur la fabulation, moins en la conditionnant qu'en la rendant possible. Et, d'instinct, le mythomane recherche les milieux qui offriront le plus de perméabilité et le plus d'indifférence (doublée au besoin d'un faux intérêt).

D'où il résulte que la mythomanie est un trouble affectif caractérisé par différents besoins, de fabulation entre autres. La vie intellectuelle, tout en conservant sa valeur normale, subit avec complicité, le jeu de l'affectivité. Cette dernière conditionne aussi, avec le tempérament, le comportement du mythomane. L'attitude et les affinités sociales du fabulateur ne sont que les conséquences des facteurs précédents. Si donc le processus est orienté de l'affectivité vers l'extérieur, il reste à remonter près des sources et étudier la structure intime de l'affectivité du rêveur, ce qui constitue le problème véritable et essentiel de la mythomanie.

LE POINT ESSENTIEL



LE POINT ESSENTIEL

L'inventaire psychologique du mythomane, tel que nous venons de le clore, ne fait guère avancer l'analyse de la mythomanie. Sans reprendre les points cruciaux de notre démarche, rappelons que nous avons conclu à l'unité foncière du processus mythomane. La marche de ce processus est la même, à travers la sphère intellectuelle et la sphère active, quelle que soit la forme de mythomanie envisagée, quel que soit le degré de la maladie.

REMARQUE A PROPOS DE L'IMAGINATION NORMALE

Avant de pousser plus loin l'analyse, nous voudrions encore situer le processus mythomane par rapport aux processus normaux. Le rapprochement est aisé, car, nous l'avons vu, l'intelligence et l'imagination du mythomane n'ont pas, avec l'intelligence et l'imagination normales, une différence de nature. Chez l'être psychologiquement sain, c'est aussi la vie affective qui conditionne le reste de la vie mentale. Si cette dernière proposition se trouve vérifiée par la suite de notre exposé, il sera légitime d'en déduire les conséquences suivantes : si seule la vie affective conditionne le comportement de l'individu, en dehors de toute

influence appréciable du milieu et de l'intelligence, il faut admettre que la différence de comportement qui existe entre le mythomane et le sujet sain, tient à des différences de constitution affective.

On pourra nous reprocher d'avoir construit une *psychologie de l'affectivité* qui n'a pas sa place ici. Pourtant, il nous a paru nécessaire de rappeler que cette psychologie, très actuelle, est la base nécessaire de l'étude de certains troubles tels que la mythomanie; nous voudrions n'en développer que ce qui nous en est nécessaire, et nous avons pensé que rien ne le ferait mieux que l'exposé des expériences suivantes.

Dans le but d'étudier l'image mentale et ses déformations, M. PHILIPPE fit, à l'*Institut de Psychologie* de Paris quelques expériences, qui ont été reprises depuis lors par plusieurs laboratoires français et étrangers. Nous mêmes, au *Groupe d'Etudes Psychologiques Pierre-Henri Delacroix* les avons refaites de la façon suivante : vingt étudiants, choisis parmi les plus normaux d'apparence, sont soumis à un questionnaire oral permettant de connaître leur mémoire, leur attention, leur imagination, leurs goûts, leur sens esthétique, etc. Vingt gravures semblables leur sont distribuées, qu'ils sont priés d'examiner attentivement pendant deux minutes. Trois jours plus tard, ils doivent décrire en détails la gravure-épreuve. Les descriptions diffèrent évidemment et les erreurs sont plus ou moins nombreuses. Ce qui est intéressant, c'est de constater que la nature de ces erreurs est en rapport avec le tempérament du sujet en expérience. En général, la description comporte un certain nombre d'oublis et un certain nombre d'addi-

tions qui tous tendent à rapprocher la gravure de l'idéal personnel du sujet. Dans l'une de nos séries d'expériences, nous avons présenté une photographie artistique composite qui pouvait susciter une certaine réprobation du bon goût. La description, chez quelques-uns des sujets, tendit alors nettement à s'éloigner de l'idéal au lieu de s'en rapprocher. L'imagination reproductrice se laisse mutiler ici, greffer là, par l'imagination créatrice; et le travail de l'imagination créatrice semble être conditionné le plus directement et le plus inconsciemment par les tendances et la vie affective.

Le processus mythomane est, lui aussi, une utilisation plus ou moins légitime de l'imagination créatrice, suivant les besoins, conscients ou non, du malade. Cet exemple nous a permis de montrer que le mécanisme est semblable; *ce qui différencie le processus mythomane du processus normal, ce n'est pas leur mécanisme, qui est semblable, mais leur point de départ affectif. C'est cette divergence des points de départ qui reste à préciser.*

REMARQUE A PROPOS DES TEMOIGNAGES

L'intervention de l'imagination créatrice dans le jeu de l'imagination reproductrice, est inconsciente comme nous venons de le voir. La *psychologie du témoignage*, dont A. BINET a jeté les bases autrefois, exprime le fait de la déformation des souvenirs en insistant sur la bonne foi du témoin. Ce point nous paraît mériter que l'on s'y arrête. Dans la mesure où toute addition à un récit est une fabulation, le témoin est un fabulateur; puisque, de plus, il ajoute foi à son récit, rien ne le distingue d'un mythomane

délirant — dans la mesure où la définition classique est juste, et nous avons fait nos réserves là dessus.

En fait, aucun psychiatre ne peut confondre le témoin abusé par son imagination, et le mythomane. C'est peut-être encore en analysant le diagnostic différentiel des deux attitudes que l'on trouvera la nature réelle de la mythomanie. Nous employons le mot *attitude*, et c'est, en effet, une différence de position par rapport aux faits qui paraît distinguer le plus profondément le mythomane du témoin inexact.

Le témoin accepte d'être en dehors du fait. Il sait que le fait constitue le centre d'un système et il se met volontairement à l'extérieur du système. D'où son souci d'objectivité et son effort de désintéressement. Le mythomane s'intègre le fait et — quelles que soient les apparences — ne peut faire sincèrement l'effort d'être objectif; car cet effort d'objectivité est précisément le contraire de la démarche mythomane. C'est ce qu'on peut exprimer d'une autre manière en disant que l'acte du témoin est gratuit, alors que celui du mythomane est intéressé. Et *l'intérêt à soi-même est — tous les psychiatres l'ont dit — le fait remarquable de la mythomanie*. Notons en passant que ce critère différentiel de l'intérêt est encore un fait d'affectivité et non d'imagination.

Cette absence de gratuité du mythe n'implique pas que le mythomane s'attribue toujours une place centrale dans ses histoires. Il ne raconte pas nécessairement qu'il est le pianiste virtuose dont on a parlé; mais il a connu le pianiste virtuose, ou même il sait que le pianiste virtuose a fait ceci ou cela... Dans tous les cas, il par-

ticipe de l'histoire dans la mesure où cette histoire est sa propriété; sa suprême habileté sera précisément de lui donner l'apparence de la gratuité. Ce qui montre que son intérêt propre est le fait essentiel, et l'objet du mythe le fait accessoire, c'est qu'il existe des mythomanes sans fable: tel l'hystérique, mythomane des syndrômes; tel celui qui *joue à être...*, mythomane des gestes; tel celui qui attire l'attention sur soi en faisant du bruit pendant un concert, mythomane narcissique.

Revenons à notre diagnostic différentiel entre le témoin inexact et le mythomane. En principe, le premier obéit à un ordre *extérieur à son intérêt*. On ne témoigne, on ne raconte, on ne décrit que lorsqu'il y a besoin de témoigner, de raconter, de décrire. On peut, il est vrai, obéir à un ordre intérieur, comme dans le cas du témoin insoupçonné qui vient donner spontanément son rapport à la Justice. Mais dans ce cas encore, l'ordre part d'un besoin altruiste, et nous restons en dehors de l'intérêt du sujet à soi-même. Le mythomane, au contraire, satisfait un « prurit », on l'a dit fort justement. C'est pourtant moins, semble-t-il, un prurit inventif qu'un prurit d'égoïsme. Quoi qu'il en soit, le fabulateur semble agir librement et satisfaire un besoin; c'est-à-dire, en résumé, que *tout se passe comme si le témoignage était une tâche à remplir, et la fabulation, un besoin à satisfaire*. Nous avons d'ailleurs déjà exprimé ce point sous une forme un peu différente en disant que *ce qui est pathologique chez le mythomane, ce n'est pas la fabulation, mais le besoin de fabuler*.

Esquissons un dernier point de notre diagnostic différentiel. Le désir, le besoin créent dans la conscience une

polarisation telle que l'attention s'en trouve elle même prisonnière. La satisfaction d'un désir ou d'un besoin rétrécit plus encore le champ de l'aperception. Aussi peut-on dire du mythomane, absorbé dans son besoin de fabuler et dans la satisfaction de ce besoin, que le monde extérieur ne compte plus pour lui. Existant seul à ses propres yeux, le mythomane ne peut opérer l'effort de sympathie (au sens étymologique) qui est la base de toute relation dialectique. Lorsque le témoin s'adresse au juge, lorsque le candidat s'adresse à l'examineur, lorsque le sujet de laboratoire parle à l'expérimentateur, ils ont le désir de faire passer quelque chose de leur conscience à celle de l'interlocuteur. Cet effort de don, qui suppose le désintéressement, l'extériorité, l'objectivité, par rapport à la chose dite, est le témoignage d'un oubli de soi même; au moment où l'on expose un fait, on ne doit plus penser qu'au fait, à la conscience de l'interlocuteur et aux moyens de lui présenter le fait sous une forme assimilable. Le mythomane, au contraire, fixé sur un besoin qui se satisfait, fait nécessairement passer l'aspect finaliste du don après l'aspect *excrétion* de la fable.

Si nous considérons les formes dites délirantes de la mythomanie, le fait se vérifie *a fortiori* puisque là, le malade ne considère plus que les nécessités internes de l'excrétion et aucunement les nécessités externes d'adaptation à la critique. Dans tous les cas, par conséquent, et *dans la mesure où le mythomane satisfait un besoin, il rétrécit le champ de son attention externe*; et dans cette mesure aussi, il tire de l'excrétion de sa fable une satisfaction suffisante pour éteindre provisoirement tous les autres besoins et tous les

autres désirs. *Plus son besoin de fabuler sera grand, plus il obtiendra de plaisir à le satisfaire et moins grand sera, par conséquent, son intérêt à la vie.* Mais nous touchons là un point que nous aurons à reprendre longuement.

CHOIX DE L'ORIENTATION DU SONDAGE

Nous avons tiré, du premier chapitre, la notion d'une mythomanie-trouble-affectif. Des remarques précédentes, nous avons tiré la notion de l'importance relative des éléments de l'affectivité : besoin de fabuler, diminution de l'intérêt à la vie, caractère de spontanéité de l'excrétion mythique, absence de gratuité et intérêt à soi-même, absence de besoin d'objectivité. Partis d'un nombre limité de notions, nous ne pouvions tirer au clair qu'un nombre limité de notions. Mais avec l'aide des travaux classiques d'une part, et des observations cliniques, d'autre part, nous sommes maintenant à la tête d'un nombre suffisant de matériaux pour pouvoir tenter une reconstruction du processus mythomane.

On remarquera notamment qu'il n'a pas encore été dit un mot de l'*autisme* du mythomane. C'est que cet élément est pour ainsi dire la résultante, la forme extérieure de l'équilibre réalisé entre le monde intérieur du mythomane et le monde extérieur tel qu'il en subit les exigences. Si nous tentons une synthèse, ce ne pourra donc pas être à partir de cet autisme.

Mais quel point de base choisir pour reconstruire? Il convient de retrouver le fait qui, de tous ceux qui ont été examinés, semble préexister aux autres. Faute de pouvoir

utiliser une méthode tout à fait rationnelle dans ce terrain mouvant, nous allons nous contenter d'examiner chaque élément. *Le besoin de fabuler* n'est certainement pas le fait primitif, pour deux raisons, dont l'une est qu'il existe des mythomanes sans fabulation (du moins, nous l'avons dit, le processus mythomane se retrouve-t-il sans mythe); l'autre raison est le rôle secondaire de la fable par rapport à l'intérêt du malade. *La spontanéité de l'excrétion mythique* ne fait que traduire la polarisation du processus mythomane; elle prouve que le fabulateur part de besoins intérieurs pour aller à la fable. Le besoin serait donc plus primitif, et nous avons vu qu'il n'était pas lui-même le premier dans l'ordre génétique. *L'absence d'objectivité* est évidemment une conséquence de l'intérêt du mythomane pour son mythe; ce n'est donc qu'un caractère surajouté et secondaire. *La diminution de l'intérêt à la vie* est, comme l'autisme, une conséquence de la satisfaction des besoins propres au mythomane. Il ne nous reste donc, comme base commune, que *l'intérêt à soi-même*. Et c'est de lui que nous tenterons de tirer la synthèse totale de la mythomanie.

Reste à choisir le plan de la reconstruction. L'idéal serait de bâtir, plan par plan. Mais le terrain mouvant de la psychologie ne permet pas toujours de satisfaire aux exigences d'une logique trop rigoureuse. Aussi ne tenterons-nous rien de plus que de remettre en ordre tous les éléments épars du processus mythomane. Il y a pourtant intérêt à les sérier pour les commodités de l'exposé. Aussi distinguerons-nous des stades dans notre description : racines du processus; engrenages et manifestations de l'activité mythomane; actions et réactions internes; actions et réac-

tions du dehors sur le dedans; plus en détail, nous étudierons l'autisme et ses degrés, considéré comme résultante du processus mythomane.

LES RACINES DU PROCESSUS MYTHOMANE

L'intérêt à soi-même. — Ce que les psychologues ont appelé l'*hypertrophie du moi* est bien plutôt l'*hypertrophie de l'intérêt au moi*. Le fait est assez évident pour qu'il ne soit pas nécessaire de le démontrer. Pour que la première expression ait pu être prise dans le sens de la seconde, il faut supposer que le moi est un phénomène ou un fait d'affectivité. Il semble, en effet, que la cohésion du moi soit sous la dépendance de la vie affective. Cette cohésion peut aller jusqu'à la condensation imperméable et nous voici réintroduits dans la vie fermée du mythomane.

Mais l'intérêt à soi-même est un phénomène plus large, par la diversité de ses manifestations. Il se présente comme un élément normal, primitif, inanalysable, fondamental. Par son exagération, il peut créer des infantilismes prolongés, des narcissismes, avec toutes leurs gammes et leurs nuances. Il peut aussi déclencher une mythomanie qui les réalise. Si le sujet était seulement trop intéressé à soi-même, on comprendrait que son langage laisse prédominer le jugement de valeur sur le jugement de réalité, l'attitude égocentrique sur l'attitude objective. Mais la mythomanie dépasse ce stade de simple narcissisme.

Le narcissisme est une attitude; la mythomanie est un processus. Leur point de départ commun, l'intérêt à soi-même, est une source continue d'énergie égocentrique. Aussi

ne prenons-nous l'aspect statique du narcissisme que pour base de comparaison commode : c'est une immobilité tendue de force grouillantes. Mais laissons ce problème et limitons-nous au cas du mythomane. L'hypertrophie de son intérêt au moi rend d'autant plus aiguë chacune des épines auxquelles cet intérêt peut s'accrocher — de même qu'à l'inverse, une apathie totale rendrait le sujet indifférent aux particularités de sa propre conscience. De sorte que les points d'infériorité ou de supériorité, les possibilités ou les impossibilités de satisfaction prennent, dans la conscience du mythomane, un relief particulier.

Sentiments d'infériorité. — Un sentiment d'infériorité, si inconscient qu'il puisse être quelquefois, est par lui-même un moteur puissant. S'il est magnétisé par un plus grand intérêt à soi-même, les puissances se multiplient l'une par l'autre, au point de donner quelquefois au sentiment d'infériorité la place centrale du système psychique. Il s'agit d'ailleurs toujours d'infériorités multiples. Un borgne a, de pair, un défaut physionomique et un défaut sensoriel; de même pour les infirmités de la conscience. En outre, les infériorités diverses d'un même psychisme s'agglutinent en un conglomerat qui agira comme un tout — de même que les noix réunies dans un sac ne pèsent que par le centre de gravité du sac. Pourtant, en dehors de cette action globale, chaque tendance agit pour son propre compte si les hasards du flux psychologique font passer à sa portée la cible qui lui est propre, ou l'arme qui est la sienne.

Point important, le sentiment d'infériorité coïncide rarement avec une infériorité réelle. L'imminence d'un

danger indéfini entraîne une peur plus grande que la présence d'un danger mesurable. Il en est de même pour les infirmités psychiques : elles déclenchent des répercussions d'autant plus considérables qu'elles sont moins évidentes.

Signalons, par parenthèse, que le sentiment d'infériorité ne vient pas nécessairement de l'individu lui-même. Il peut exister — il existe même le plus souvent — par rapport à un autre individu. L'exemple le plus frappant que l'on puisse en donner à l'intérieur du cercle familial, est celui des frères ou des cousins qui poursuivent leurs études simultanément à un décalage près de quelques années. Il arrive que le frère cadet ait des réactions tout à fait spéciales à l'égard d'un domaine intellectuel dans lequel le frère aîné a « réussi ». L'observation montre même qu'un frère mort *avant* la naissance du sujet considéré, laisse dans la famille une légende, une attitude affective telle que le second fils subit pendant toute son enfance la priorité du frère disparu. Il en conçoit sans le savoir, autant de sentiments d'infériorité qui décideront peut-être de ses goûts, de ses tendances, de sa carrière.

Il faudrait rappeler les travaux considérables d'ADLER, mais nous nous contenterons d'en laisser le bénéfice à ceux qui les connaissent. Il est suffisant, dans cette étude volontairement un peu primaire, d'avoir individualisé le sentiment d'infériorité qui est une pièce déjà bien connue du mécanisme mythomane.

Tendances inconscientes. — Si les infirmités psychiques prennent un relief particulier sous l'éclairage oblique de l'intérêt au moi, elles ne sont pas seuls moteur avec lui

des processus décompressifs que nous nous proposons de retracer. Notamment, il faut signaler la polarisation secondaire de tendances plus ou moins conscientes. Les hasards de la naissance, de l'expérience, ont pu déposer dans le plus profond de l'individu des attractions et des répulsions qui restent ignorées mais qui n'en agissent pas moins en toute occasion. Une jalousie d'enfant peut se trouver à la base d'une antipathie d'adulte pour tel type d'individu. L'amour d'une petite fille pour une institutrice de la classe enfantine orientera son idéal physique ou le déviera à son insu. L'adulte lui-même peut se laisser polariser et déformer par des influences semblables et le cas est banal de l'ingénieur jaloux qui devient d'autant plus hostile à la vie philosophique ou littéraire que sa femme aime plus les philosophes ou les poètes. Les *tendances innées* jouent-elles un rôle ? Nous ne saurions le préciser. Il semble pourtant que l'« ennemi héréditaire » ne soit pas un mythe (même si, dans le cas du mythomane, il peut conditionner le mythe!). Les tendances acquises par éducation tiennent autant de place dans l'individu et le départ est difficile.

Le mode tempéramental. — Il faut compter, parmi les racines du processus mythomane, le tempérament du sujet. Car le tempérament, dont nous ne voyons habituellement que les manifestations extérieures, régit aussi le domaine intérieur. Si tel individu présente tel mode de réaction aux circonstances physico-biologiques, s'il répond de telle façon aux stimuli psychologiques, il aura aussi une manière propre de réponse aux moteurs dominants de sa vie intérieure. Nous avons décrit un mode productif, un mode enjoliveur

et un mode actif de mythomanie qui ne traduisent pas autre chose que l'influence du terrain sur la germination de l'intérêt au moi. Répétons d'ailleurs que le nombre de modes est loin d'être aussi limité.

En résumé. — Considérons donc pour point de départ du processus mythomane, un producteur central d'énergie : l'intérêt à soi même, hypertrophié, déformé. Puis, magnétisés par lui, des points secondaires de projection : les sentiments d'infériorité, les attractions et les répulsions inconscientes. Enfin, conditionnant préalablement ces facteurs primordiaux, le tempérament, le terrain psychique. De là, nous pouvons essayer de redescendre vers le processus lui-même.

LES ENGRENAGES DU PROCESSUS MYTHOMANE

Compensation. — Une loi extrêmement générale veut que dans la nature, toute action entraîne une réaction. C'est le principe de conservation en thermodynamique; c'est la loi de Lenz en électromagnétisme; c'est la loi de Le Chatelier qui l'étend jusqu'à la biologie; c'est le phénomène de compensation en psychologie.

Les manifestations de la compensation ne sont pas aussi simples qu'on pourrait le croire. Il y a certes des compensations qui s'établissent à la manière de l'hypertrophie du cœur en augmentant le potentiel des énergies à mesure de l'augmentation des résistances. Lorsqu'on établit un barrage en eau courante, le niveau s'élève en amont et s'abaisse en aval; mais un moment vient bientôt où l'eau

domine l'obstacle et le franchit. Les tendances font de même et lorsqu'elles ont pour origine un sentiment d'infériorité, elles peuvent se gonfler jusqu'à le surmonter, de telle manière que l'individu brille à la fin dans le domaine même de son infirmité.

Mais l'eau peut, si le profil d'équilibre du ruisseau est tel, et si la perméabilité du terrain est telle, ne pas surmonter le barrage. Le mythomane compte plutôt sur les infiltrations du terrain que sur l'élévation du niveau, lorsqu'il se trouve devant un obstacle intérieur. Aussi sa compensation a-t-elle lieu le plus souvent par la bande, par détour, par émiettement aussi quelques autres fois. Il ne fait pas front devant l'infériorité, mais il ruse avec elle; il s'évade du plan concret et le domine en passant par un plan plus élevé contre lequel rien ne peut plus rien. C'est d'ailleurs cette invulnérabilité qui lui donne une satisfaction sans laquelle il n'aurait pas de paix intérieure.

Les chemins détournés du mythomane sont le symbole, le sentiment de supériorité, la fabulation, et ces détours sont assez dissemblables pour que nous les examinions séparément.

Sentiment de supériorité. — Très proche de notre moteur fondamental, l'intérêt à soi-même, le sentiment de supériorité en diffère pourtant par tous les points. Si l'on reproche à un enfant de s'être classé le dernier à la composition de calcul, il ne se justifiera pas à props du calcul; mais il fera observer qu'il est second en gymnastique. De même le mythomane peut compenser une infériorité en donnant une importance exagérée à l'une de ses qualités réelles. Il l'enflera et au besoin fabulera à son propos.

Il faut connaître le fait, sans quoi on peut être dérouté par certains récits mythomanes. Tel fabulateur explique qu'il a le don du calcul mental au point qu'une grosse maison de commerce l'a employé pour faire de tête toutes les opérations comptables. Vous le mettez à l'épreuve et vous vous apercevez qu'en fait, il a un don particulier pour ce genre d'activité psychique. Ne doutez pas pour cela de sa mythomanie. Ne cherchez pas non plus nécessairement dans l'importance excessive qu'il accorde au fait, une incapacité mentale dissimulée pour les mathématiques; mais cherchez, à l'opposé, si le mythomane a un piètre sens artistique ou s'il a eu un frère aîné doué pour les Lettres.

Le phénomène, tel quel, est normal dans certaines limites. Chez le mythomane, en fonction de son excessif intérêt à lui-même, il prend l'importance d'un symptôme; car s'il apprécie cet aspect de lui-même et déprécie inconsciemment les autres aspects, il est déjà suspect de narcissisme. S'il compense ses autres aspects par une fabulation, vous avez l'échelle complète des manifestations de son intérêt égocentrique.

Fabulation indirecte. — Le mode le plus général de compensation est, bien entendu, la fabulation. Du moins le dit-on en psychiatrie sous cette forme. Et nous avons souscrit à l'usage. En vérité, on compense un défaut par un élément foncièrement différent. Remplacer une infériorité musculaire par l'exagération des qualités intellectuelles que l'on s'attribue, c'est compenser; la remplacer par une puissance musculaire imaginaire, c'est *suppléer*. Mais peu importent les mots.

Cette mythomanie qui remplace par la fabulation le

sentiment d'une infériorité est indirecte en ce sens qu'elle est le sous produit d'une combinaison de l'intérêt à soi-même et des sentiments d'infériorité. On peut, en effet, lui opposer une fabulation directe, qui ne compense rien et ne fait que réaliser l'intérêt au moi, sans intermédiaire, sans autre but que de se placer au centre. Nous en parlons plus loin.

Disons une fois de plus que mythomanie n'est pas synonyme de fabulation, mais de *besoin de fabulation*. C'est, en effet, dans la mesure où la mythomanie — indirecte ici — est un besoin, qu'il est possible de saisir le lien de continuité qui unit le sentiment d'infériorité au mythe compensateur. Besoin issu d'un sentiment profond, d'une source d'énergie continue et puissante, la mythomanie sera aussi continue et irrésistible : un *prurit d'invention*, a-t-on dit.

Symbolisme. — Le symbolisme n'est pas essentiellement le fait du mythomane. Pourtant, on peut saisir le chemin suivi par l'intérêt au moi, empruntant le symbole pour éviter la rencontre gênante du réel. Lorsque le mythomane, mu par le sentiment d'une infériorité d'adaptation sociale (cas du timide), raconte d'imaginaires exploits de hardiesse, ne cherche-t-il pas intérieurement, dans son récit même, une satisfaction symbolique ? A partir du moment où il y a une substitution au réel d'un mythe qui a un contenu capable d'apporter les mêmes choses, il semble légitime de considérer le mythe comme symbole du réel. Et si l'on prend les choses ainsi, toute mythomanie indirecte est une activité symbolique.

Le fait est plus net si l'on considère le pouvoir de

transposition du mythomane. Deux amis sont de valeur intellectuelle très inégale; le moins doué est mythomane. Aussi invente-t-il, dans un cercle où les deux amis et leur différence de valeur sont bien connus, une fable suivant laquelle il a fait un jour le pari de battre l'autre à tous les jeux que l'on voudrait, et il lui aurait infligé de sévères défaites et au billard et aux échecs, etc. N'est-ce pas une compensation symbolisée de la façon la plus nette?

Celui qui connaît Dieu n'a plus besoin de symboles. Ceux qui le cherchent leur attachent d'autant plus de prix qu'il en font « la seule forme actuellement accessible pour eux ». Le mythomane cherche aussi son Dieu, qui est l'expression du moi au delà du réel étroit et rigide qui l'entoure. Et le mythe est « la seule forme actuellement accessible » qui lui permet d'obtenir les mêmes satisfactions sur le plan symbolique. Le symbole qui occupe, à son insu, le centre de la parabole est la seule forme d'extériorisation de son besoin inexprimable et infini.

Le public. — Ce même mouvement de repli sur le symbole conduit le mythomane à transposer l'intérêt qu'il a pour lui-même sur le plan de l'intérêt d'autrui. Comprise comme une projection sur la sphère sociale d'un besoin intérieur, la vie publique du mythomane se comprend mieux. Sa conduite serait au contraire inintelligible si l'on supposait qu'il désire faire croire à autrui la chose capable de lui apporter secondairement une joie.

Pour s'en convaincre, revenons fréquenter pour un moment, l'un des milieux que nous avons traversés précédemment. Considérons deux mythomanes, l'un a la parole et raconte à perdre haleine; examinez l'autre. Ecoute-t-il?

Essaie-t-il de comprendre? A-t-il la moindre velléité de critique? Non. Son visage n'a pas le tressaillement de l'auditeur attentif au moment où le récit saute par-dessus le bon sens. Sa physionomie ne suit aucune des fluctuations émotionnelles de l'histoire racontée : il est seulement impatient. Il attend le moment où il pourra bondir, reprendre la première place qui lui est ravie pour un moment. Mais celui qui a la parole n'y prend pas garde; on lui répond : « oui! », « non! », « bien sûr! », quelquefois à contre-temps. Peu lui importe. Il continue et c'est pour lui qu'il continue.

Ainsi, le mythomane ne désire un public que pour symboliser une adhésion extérieure; mais il reste profondément étranger à son public. Par écrit, il ne procède pas autrement. Nous avons personnellement reçu pendant fort longtemps une longue lettre hebdomadaire ou même bi-hebdomadaire d'une mythomane pourtant prévenue de l'impossibilité dans laquelle nous nous trouvions de lire chaque semaine dix pages d'écriture illisible et surchargée. Peu importait semble-t-il : nous étions un symbole de correspondant dont l'original se trouvait, en fait, à l'intérieur d'elle-même.

Le mythomane opère donc un double mouvement grâce auquel il projette d'abord son *intérêt à lui-même* sur la sphère extérieure des catégories sociales; puis il prend les individus — transformés par conséquent en symboles d'adhésions individuelles — pour objectif de ses mythes, sans que l'individu réel, extérieur, ait le moindre rapport avec ce qui se passe dans la conscience du fabulateur. Ce point est extrêmement important, car il nous montre com-

ment le mythomane (dit « mythomane simple ») est déjà enfermé dans un monde intérieur dont il a repoussé les limites jusqu'au delà de son entourage. Et ce n'est pas « au delà » qu'il faudrait dire, mais au contact, à ce point où le mythomane est assez proche pour fixer son besoin d'adhésion sur une image, mais pas assez pour que son monde ait un point de participation au réel.

Nous n'en voulons pour preuve que le cas de schizomane. Lui, ne repousse plus son monde intérieur jusqu'au contact d'un public; et pourtant, le processus est le même. Dans la mesure où, comme tout être humain, il pense sous la forme des catégories sociales, il projette aussi son *intérêt à soi-même* sur des individus dont il fera les personnages de son rêve. Là, nul doute : les individus ne sont que des *individus-symboles*. Et pourtant, comme faisait l'autre mythomane, il s'adresse à eux, les laisse œuvrer dans son rêve, leur répond comme s'ils avaient agi avec une liberté, une conscience, une existence réelle. Quiconque s'est abandonné à la rêverie peut saisir ce jeu de l'intérêt personnel sur les personnages du rêve, cette liberté relative qu'ils gardent cependant par rapport au rêveur, ces symboles d'adhésion qui peuvent satisfaire la conscience jusqu'à la reprise du contact avec le réel.

Fabulation. — Nous avons vu le mécanisme de compensation drainer la sève de cette puissante racine qu'est l'*intérêt à soi-même*. Cette sève peut aussi se passer des canaux étroits qui lui sont offerts et ne pas emprunter les détours d'une psychologie en courbe. Le mythomane a besoin d'intérêt; il s'est entouré, nous l'avons vu, d'un *public-symbole* plus complaisant, plus utilisable qu'un

public réel. S'il veut réaliser directement l'adhésion dont il a besoin, il raconte sans détours, n'importe quoi. L'essentiel n'est pas le récit; c'est d'occuper le centre d'une histoire, le centre d'un public symbolique, le centre de l'intérêt personnel, le centre de l'intérêt général (projection du précédent sur les murs du moi).

C'est une sorte de fabulation à vide, à blanc. Elle n'est pas, comme l'autre, chargée des formes affectives profondes de l'individu. Celle-ci était imprégnée de la personnalité cachée du mythomane, c'était une excrétion de sève élaborée; celle-là est une éjaculation de despotisme brut. Elle peut se passer de mots, et le mythomane qui désire ramener l'intérêt sur lui n'hésite pas, s'il est à court d'histoires, à utiliser le mode insupportable, le mode hystérique, le mode tapageur.

Pourtant, il ne faut pas se hâter d'affirmer que cette fabulation *directe* ne porte aucune des marques profondes d'un psychisme personnel. Tout, dans la conscience et plus encore dans l'inconscient, s'interpénètre; il est difficile de dire que le produit le plus brut d'une affectivité n'a pas participé *in ovo* de ses luttes profondes au point d'en porter le sceau.

Joie de l'excrétion. — Le besoin de fabuler, véritable centre distributeur des énergies souterraines du mythomane, ne trouvera qu'un repos : la fabulation. Or, la satisfaction d'un besoin présente cette curiosité psychologique d'effacer de la conscience tous les autres besoins. Le prurit inventif du mythomane se satisfait facilement puisque rien n'empêche de rêver, puisque peu de circonstances peuvent empêcher de parler. Cette satisfaction accompagnant l'excrétion

du mythe — aussi normale de mécanisme que la satisfaction accompagnant toute autre excrétion — est pleine de conséquences que nous retrouverons une à une par la suite. Ce qui rend l'excrétion du mythe plus dangereuse pour le mythomane, c'est qu'à l'encontre des autres excrétions qui sont discontinues, l'excrétion mythomane, répondant à un intérêt toujours en éveil, peut aller jusqu'à la continuité absolue. Ces degrés dans la continuité nous seront aussi d'un grand secours pour la classification clinique des mythomanies.

En résumé. — A partir des racines profondes du processus, la mythomanie concentre sa sève au niveau du *collet* de l'onirisme. Elle suit pour cela des chemins directs ou indirects, peut passer par les voies de la compensation qui la symbolisent, la transforment en mythe ou parfois en sentiment de supériorité. Quelles que soient les voies suivies, l'intérêt profond du sujet pour lui-même l'oblige à s'entourer de miroirs transparents qui lui renvoient du public, l'image chargée de sa propre affectivité réfléchie. Ainsi travaillée, découpée, élaborée, la poussée de sève atteint le collet qui n'est autre que le besoin de fabuler, et tout le temps que dure l'excrétion libératrice de ce produit du moi, le mythomane goûte une satisfaction qui contribue à le rendre plus indifférent encore à ce qui se passe au dehors du monde fermé de ses symboles et de son intérêt.

REACTIONS INTERNES DU PROCESSUS MYTHOMANE

Sympathie. — Le fabulateur qui fabule satisfait un besoin. Il en éprouve une satisfaction que nous venons de

décrire sommairement. Nous avons là la clef d'un problème. Lorsqu'un intoxiqué désire vivement la drogue, il peut être victime de ceux qui la lui procureront, exerçant sur lui le chantage et le vol; pourtant, il retrouve en leur compagnie une complicité qui est déjà un peu l'atmosphère de la drogue. Lorsque l'amant délaissé, au lieu d'éviter les lieux pleins de souvenirs va résolument pleurer à l'endroit qui fut le plus fréquent témoin du bonheur perdu, il retrouve dans sa souffrance quelque chose de la femme disparue. Ainsi toute satisfaction crée, à l'entour, un halo chargé de joie profonde, même à travers la douleur.

C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la sympathie profonde du mythomane pour son rêve. Nous avons dit, en analysant le comportement du mythomane, l'atmosphère de complaisance qu'il répand jusqu'à ses ennemis imaginaires; car ils sont ses ennemis. Cet attachement du fabulateur à tout ce qui rappelle son rêve s'explique, si l'on songe que le rapport de la mythomanie au mythe, est un rapport de besoin à la satisfaction de ce besoin.

Absence de curiosité. — On comprendra aussi, par le même jeu de cette satisfaction mythomane, l'inappétence à tout ce qui vient du dehors. Au feu de son intérêt à soi-même, le mythomane brûle tous les éléments de sa propre affectivité; le tirage entraîne toute la combustion dans un même sens, vers un même but, qui est la cheminée d'évacuation. Peu importe au feu que d'autres feux soient branchés sur la même cheminée. Peu importe au fabulateur qu'on le regarde ou non, qu'on pose devant lui des problèmes qui ne sont pas « le feu ».

Nous l'avons dit, la satisfaction d'un besoin entraîne

la disparition momentanée des autres. Et le besoin de savoir passe, dans une conscience orientée totalement par l'intérêt au moi, bien après le besoin de sentir. Aussi l'absence de curiosité est-elle assez typique du mythomane, et explique-t-elle, d'autre part, bien des points de son comportement.

La sphère intellectuelle. — Les mécanismes intellectuels sont des superstructures qui se laissent traverser suivant toutes les directions. Nous ne pouvons mieux nous expliquer que par une image hélas un peu compliquée. La mémoire, l'association des idées, l'imagination, le jugement, sont analogues aux verres biconcaves ou biconvexes; on les considère comme un système (système optique ici, système rationnel là) devant fournir, à partir de telles données, des résultats de tel ordre. Mais il y a plus. Une loupe est bien un instrument capable de transformer l'aspect des objets suivant des lois déterminées, il faut cependant aussi penser que l'homme qui utilise cette loupe peut être myope, hypermétrope, daltonien, xantopsique ou achromatopsique; et suivant ces influences internes, le système optique sera contraint de donner, sans le vouloir, des images trop petites ou trop grandes, exactement ou inexactement colorées : les facultés intellectuelles sont de même; à les considérer comme des systèmes rationnels purs, ils donnent des résultats déterminés; mais ils dépendent en fait tout autant d'un coefficient personnel. Si ce coefficient personnel n'existait pas, on ne comprendrait pas pourquoi deux pensées parties des mêmes faits aboutissent à des conclusions différentes.

Chez le mythomane, les réactions profondes du moi conditionnent tous les mécanismes intellectuels. Le jugement,

l'imagination reproductrice ou créatrice, ne seront que des machines à justifier l'intérêt du moi. Tandis que l'individu normal n'utilise qu'accidentellement ce processus centrifuge étudié pour la première fois par RIBOT (*Logique des sentiments*) et qu'il peut faire l'effort d'objectivité, le mythomane répugne à cet effort. Tandis que dans l'activité intellectuelle objective de l'individu normal, les réponses ne sont que les résultantes rationnelles des éléments pris pour base, l'intellectualité du mythomane aura un caractère spontané, car elle sera une activité de libération du dedans au dehors.

A partir de là, on comprend aisément sa faculté d'oubli, le principe égocentrique d'association de ses idées, la prédominance de ses jugements de valeur sur ses jugements de réalité, son absence de synthèse, la complicité de son esprit critique, son habileté, son absence d'objectivité, l'apparente spontanéité de sa fabulation; en un mot, tous les points que nous avait montré l'examen psychologique de sa vie intellectuelle.

Croyance vécue. — Parmi les éléments psychologiques pouvant être considérés comme des réactions internes du processus mythomane, il faut encore citer la *croyance vécue* telle que nous l'avons déjà définie. Il nous reste à montrer le chemin qui mène à cette croyance, à partir des faits déjà examinés. D'abord, et nous l'avons dit, la croyance vécue accompagne tout produit de la vie. Il n'y a pas de pensée, pas d'action, sans adhésion actuelle. Dépasant le fait normal, le processus mythomane adhère d'autant plus à la production du mythe qu'il a besoin de cette production. Nous avons signalé ce halo de sympathie bai-

gnant tout ce qui avoisine le besoin de fabuler et la satisfaction de ce besoin. La *croyance vécue* n'est pas autre chose qu'une forme supérieure de la sympathie. Adhérer, c'est « sentir avec » au point de s'identifier.

En résumé. — De tout ce jeu de réactions à l'intérieur même du processus, nous tirons donc l'explication de nombreux points de la psychologie mythomane. Nous comprenons comment l'intérêt à soi-même, les sentiments d'infériorité, le besoin de fabulation, la satisfaction de ce besoin par le mythe, conditionnent fatalement le jugement, la mémoire, l'association des idées, l'indifférence, la sympathie à l'égard des produits mythomanes, la croyance à l'égard de ces mêmes produits.

REACTIONS DU PROCESSUS MYTHOMANE AUX ELEMENTS EXTERIEURS

Si le psychisme du mythomane s'explique en partie par son moteur central de l'intérêt au moi, et par les articulations nécessaires du chemin libérateur de l'énergie produite, il ne faut pas oublier que le fabulateur est contraint de limiter son moi à un non-moi. Ce non-moi, il le modèle, il n'en prend que le symbole pour se permettre une plus grande liberté à son endroit. Mais le symbole entraîne toujours quelque chose de la chose symbolisée; c'est dans cette mesure que le monde intérieur du mythomane, quelque indépendant qu'il soit par rapport au réel n'en est que la copie. Le réel conditionne donc le rêve, quelles que soient les précautions du rêveur pour se libérer du contingent.

L'extérieur exige donc indirectement une réponse du

processus mythomane à ses nécessités inéluctables. Les réactions du processus mythomane au réel sont nombreuses et dépendent des circonstances particulières. Nous n'en prenons que quelques-uns, celles que nous croyons les plus fréquentes et les plus générales.

Habileté. — La polarisation égocentrique de la sphère intellectuelle empêche la critique de répondre à la critique. Et le mythomane, qui n'a pas d'intérêt aux choses de l'intelligence, élude tout ce qui peut le ramener au plan froid du rationnel. Aussi réagit-il par un moindre effort, une activité facile, de basse tension : l'habileté. Nous ne reprendrons pas ce que nous avons dit à propos de l'habileté du mythomane. Nous la voyons ici s'intégrer à la réaction du processus mythomane contre la rigueur extérieure.

Anxiété. — Le plan symbolique de l'intérêt, de l'adhésion d'autrui, limite le mythomane de toutes parts. Mais cette hétéro-adhésion symbolique a ses exigences : en se libérant par la fabulation, le mythomane mesure à tout moment le minimum de vraisemblance nécessaire à l'adhésion de son public symbole. Souvent, il cotoie le précipice; mais au lieu de regagner sagement une position plus sûre, il se met à construire un parapet. Au lieu d'abandonner l'in vraisemblable avec un haussement d'épaules, il conserve fiévreusement chaque parcelle dangereuse de son mythe, il sent l'anxiété l'envahir, il veut accréditer les parcelles dangereuses pour les garder toutes et ne trouve aucune autre voie de consolidation que la construction de nouveaux mythes — aussi invraisemblables. Cette course au plâtrage, ce camouflage de l'in vraisemblable par l'in vraisemblable crée une anxiété croissante chez le fabulateur. C'est là une

forme stérile de réaction — ou féconde si l'on considère la fabulation, dont le rythme va s'accéléralant, dont l'assise va diminuant, jusqu'à se perdre dans le délire sans contrôle.

C'est, en effet, la notion de contrôle, reflet du besoin d'adhésion-symbole, qui charge d'anxiété les manifestations ultimes du processus mythomane. A partir du moment où le fabulateur abandonne tout souci de contrôle, l'anxiété disparaît et il raconte et raconte sans affronter d'autre relief affectif que sa propre satisfaction d'excrétion.

L'anxiété du mythomane peut être habilement cachée et l'auditeur la confond avec l'émotion du récit; elle peut aussi être apparente et le timide devenu fabulateur est de tous les mythomanes celui qui éprouve l'anxiété la plus intense; c'est aussi celui qui, le plus volontiers, réagira secondairement à la réaction anxieuse, par l'autisme introverti.

Croyance pensée. — Tandis que la *croyance vécue* accompagne, de l'intérieur, tout acte vital du mythomane, les nécessités des sphères extérieures exigent de lui une *croyance pensée*. Il peut faire l'effort d'abstraction et d'objectivité nécessaire, prendre une attitude logique à l'égard de son mythe après l'avoir construit : il répond alors au psychiatre que « ce n'est pas sérieux », que « c'était histoire de dire ». Mais il peut aussi ne pas faire cet effort; il répond alors au psychiatre en se contentant d'exprimer une croyance vécue, une adhésion au processus en marche. Et c'est le psychiatre qui fait erreur lorsqu'il croit avoir devant lui un sujet délirant, car le mythomane sait qu'il n'a, en fait, qu'une croyance d'action, sans valeur objective... mais

pourquoi faire l'effort d'abandonner le rêve pour entrer dans le système du psychiatre?

D'une manière générale, l'homme ne fait que ce qu'il a *besoin* de faire. Le mythomane incontrôlé, plus soumis encore aux lois de son intérêt et aux exigences de sa vie affective, n'a pas *besoin* d'abandonner le plan de la vie pour le plan abstrait de l'interrogatoire psychiatrique; pourquoi le ferait-il? Alors, il utilise deux modes de réaction qui lui permettent d'avoir la paix malgré le parasitisme du médecin: ou bien il pense tout haut — et le psychiatre croît au délire alors qu'il y a désintérêt et refus d'un effort dont le sens échappe au malade — ou bien il refuse de répondre et se réfugie dans l'autisme muet.

Besoin de perméabilité. — C'est pour la réalisation d'une atmosphère propice au rêve, que le fabulateur choisit le milieu à mythomanes. Là, il trouve une indifférence générale qui est préférable au harcèlement critique des gens normalement doués de sympathie pour leurs semblables.

La perméabilité des milieux mythomanes est faite, nous l'avons vu, d'indifférence mutuelle. Le fabulateur a besoin de placer son excrétion mythique, et il trouvera, dans ces milieux, son état d'équilibre. Le *besoin de perméabilité* des milieux où l'on peut fréquenter est donc une réaction explicable du processus mythomane par rapport au réel.

Comportement. — Le comportement du mythomane est, pour ainsi dire, le lieu géométrique des réactions réciproques entre le processus mythomane et les exigences du

réel. Mais il nous est impossible d'envisager toutes les différentes manifestations et les différents types de comportement : actif, passif, autistique.

On peut du moins remarquer que les éléments précédemment isolés par notre analyse permettent de comprendre un certain nombre de points expérimentaux que rien ne justifiait : pourquoi le mythomane répugne-t-il à faire deux fois le même chemin dans son récit? Parce que la fabulation est une excrétion et non une activité logique; on peut faire deux fois la même démonstration, alors qu'on ne peut pas faire deux fois la même expérience affective.

Pourquoi ne peut-on pas mettre un mythomane *au pied du mur*? Parce qu'on part en guerre avec la logique pour arme contre un processus qui n'a rien d'une fuite logique. On n'arrête pas le travail d'une glande en ligaturant son canal excréteur, sous peine de mort de l'organe.

Pourquoi le mythomane n'entend-t-il pas, la première fois, la question qu'on lui pose? Parce que tout le sens de son activité est une production du dedans au dehors. Les événements, les faits, les idées, peuvent être des prétextes à produire, à se libérer d'une compression profonde — tandis qu'une question ne laisse aucune place à la spontanéité fondamentale, à l'unilatéralité du processus mythomane. La question posée arrive à contre-courant; elle exige un effort; l'effort exige du temps.

Pourquoi observe-t-on chez le mythomane, une démarche balancée et déhanchée que nous avons décrite plus haut? Pourquoi le fait est-il plus fréquent chez la femme, et la femme jeune? Pourquoi s'exagère-t-il lorsque la femme sait être observée? Parce qu'inconsciemment, la

mythomane réalise l'intérêt à soi même par le moyen de l'attrait sexuel. Pour des raisons analogues, la mythomane est plus souvent une « allumeuse » qu'une grande génitale, une « flirteuse » qu'une grande amoureuse.

Pourquoi les erreurs du mythomane sont-elles plus fréquentes dans le temps que dans l'espace? Parce que sa seule raison d'être est la satisfaction d'un besoin; son seul mode d'être est par conséquent dans le présent. Or, l'espace est toujours présent le temps ne l'est pas, par définition.

Il faudrait, pour achever notre synthèse par un chapitre total de reconstruction du comportement, refaire toute une psychologie détaillée des mythomanes suivant leur tempérament. Les quelques exemples qui se sont présentés à nous et que nous venons d'exposer, montrent dans quel sens devrait s'effectuer ce travail considérable, que nous ne pouvons entreprendre ici. L'essentiel est de savoir que nous avons bientôt fait le tour du processus mythomane, sauf en un point que nous allons aborder maintenant.

L'AUTISME MYTHOMANE

La notion d'un autisme mythomane a déjà été entrevue à bien des détours de notre analyse. Elle doit se retrouver partout, car elle est à la fois centrale et résultante. On peut la considérer comme le point de départ ou comme le point d'arrivée.

Le mythomane, avons nous dit, est entouré de miroirs transparents. L'image est commode; précisons-là. De l'intérieur de la cabine vitrée d'un phare, au crépuscule, le dedans apparaît si clair et le dehors si obscur, qu'on ne

perçoit plus, du monde, qu'une image falotte et floue. Cet autre feu fixe qu'on aperçoit au loin envoie bien un timide rayon lumineux qui vous parvient à travers la vitre; mais n'importe quel objet de l'intérieur de la cabine, inondé de lumière, se reflète sur cette même vitre et vous renvoie de lui une image plus nette, plus colorée, plus réelle, que tous les phares de l'horizon. Par l'intensité de l'éclairage intérieur, les images virtuelles deviennent plus réelles que les images réelles.

C'est ce qui se passe pour le mythomane. Pourvu d'un esprit façonné socialement, il ne concevra aucune pensée possible sans la présence d'individus extérieurs. Mais ces individus risquent de gêner le rêve et le mythomane reste à leur contact — pas plus. Ils donnent d'eux au mythomane une image pâle; non qu'ils soient pâles réellement, mais leur éclat ne peut soutenir celui du moi mythomane, incandescent, embrasé. Et les vitres qui limitent le mythomane dans une prison de verre, lui envoient à la fois l'image réelle du public et l'image réfléchie du feu de l'intérêt à soi même : l'image du public pâlit devant l'image du moi.

Que faut-il entendre par là? Il faut comprendre que la mythomanie étant un fait d'affectivité, l'*œil affectif* du mythomane est ébloui par la luminosité du moi; l'image du public n'a pas d'*intérêt* pour lui. Elle ne peut en acquérir un qu'en se chargeant d'affectivité égoïste, et les choses se passent de la manière suivante : attaché à toutes les transpositions et projections de l'*intérêt au moi*, le mythomane retrouvera une forme de cet intérêt dans l'intérêt porté par autrui; et puisque l'image d'un public se trouve là par le jeu obligatoire de la structure mentale, cette image

sera chargée d'intérêt égoïste. A partir de ce moment, l'intérêt compte pour tant et l'image pour si peu, qu'il n'y a plus, à vrai dire, qu'un symbole de public.

La transposition de l'intérêt à soi-même sur un public-symbole, voilà la clef de ce besoin d'adhésion du mythomane. On comprend que ce besoin d'adhésion extérieur soit facilement satisfait puisqu'il n'est que le reflet d'un intérêt fondamental; on comprend aussi qu'il soit satisfait malgré la *non-adhésion* de fait de l'entourage, puisque les individus ne peuvent rien sur le symbole qui les remplace aux yeux du mythomane.

Le mythomane, à l'intérieur de sa cage, vit replié sur son propre intérêt, entouré d'*individus-symboles* qui lui accordent une *adhésion-symbole*. Il réalise les conditions optima de déroulement du processus mythomane. Et cette cascade d'enchaînements intérieurs va l'absorber dans une satisfaction continue; et la satisfaction rétrécira le champ de son intérêt jusqu'à l'enfermer dans les limites du moi. Plus de curiosité, plus de sympathie, plus d'*einführung* possibles.

Et dans la mesure où l'attention elle-même n'est qu'une manifestation d'intérêt, le rétrécissement du champ de l'intérêt va provoquer un rétrécissement du champ de l'attention. C'est à ce point du mécanisme, que nous voyons sombrer à son tour *l'intérêt à la vie*. L'extérieur n'a plus de prise sur le moi mythomane, imperméable, polarisé dans le sens de l'excrétion.

Mais ce moi mythomane, suivant son degré de reploie-ment sur lui-même, pourra accorder plus ou moins de vie aux individus-symboles qui le limitent de toutes parts. Le

mythomane léger peut même éteindre, entre temps, le feu de l'intérêt, dépolarisant son moi et rendant aux individus extérieurs leurs vraies dimensions, leurs vraies exigences; le mythomane fermé peut aller au contraire jusqu'à refuser de savoir s'il y a toujours un individu sous le symbole qu'il utilise, et quel il est. Le mouvement autistique de repli, s'extravertit dans le premier cas, et s'introvertit dans le second. *Mais dans tous les cas, l'autisme existe nécessairement à partir du moment où l'intérêt à soi-même sépare le mythomane du réel, par l'interposition d'un reflet de mirage. L'autisme est introverti ou extraverti suivant que le repli est transparent ou non au réel*, et tous les degrés existent, dans l'ordre de l'intensité et dans l'ordre de la continuité.

L'autisme, considéré comme fait significatif et synthétique de la mythomanie restituée au processus mythomane toute son unité. Il reste à savoir, suivant les degrés de ce processus, où situer les distinctions cliniques.

DISTINCTIONS CLINIQUES

L'observation nous enseigne qu'il existe pratiquement deux modes cliniques de mythomanie : un mode ouvert, un mode fermé. Le même sujet peut passer de l'un à l'autre, et l'unité du processus mythomane explique le fait. Mais si l'on prend la mythomanie sous l'aspect autistique de son processus, nous voyons qu'il existe un mode extraverti, correspondant aux *mythomanies simples*, et un mode introverti, correspondant aux *mythomanies délirantes*. L'autisme discontinu correspondrait alors au cas de ces sujets qui passent de la fabulation au « délire ».

Et si nous pensons plus judicieux d'utiliser la notion d'autisme pour classer les mythomanes, c'est qu'en tous cas, les mythomanies simples ne sont pas plus simples que les autres au moment où elles se déroulent; c'est que les mythomanies délirantes ne sont pas étanches; c'est que la croyance à la fable n'a pas de rapports avec la forme clinique, mais seulement avec les besoins affectifs et la façon dont ces derniers orientent l'autisme; c'est que l'imagination n'entre pas une fois en ligne de compte dans l'anomalie mythomane. Mais ce sont là simples déplacements de critères psychologiques, car la clinique continuera à classer les mythomanes en deux catégories, sans se soucier de ce qui les départage réellement.

LE POINT THÉRAPEUTIQUE



LE POINT THÉRAPEUTIQUE

Les considérations faisant l'objet de ce chapitre ne sont que des prétextes à réflexion. Elles s'efforcent de tenir compte de nos analyses précédentes et d'en utiliser le fruit. Ces considérations ne sont pas tout à fait des préceptes; car elles n'ont pas reçu la consécration d'une expérimentation systématique; mais elles ne sont pas non plus gratuites; car elles sont issues de deux cas de guérison opérés sous nos yeux. Une observation de M. Lévy Valensi, publiée cette année même dans le *Concours Médical*, semble confirmer nos points de vue, bien que la thérapeutique d'isolement présente, avec celle que nous exposons des divergences considérables.

Premier fait

Nous avons découvert, dans le processus mythomane, les raisons profondes d'un autisme spécial. Cet autisme explique le mouvement symbolique par lequel le mythomane limite son moi à un non-moi virtuel. Et le non-moi réel, les individus de l'entourage, sont plus ou moins incapables de forcer cet autisme.

Aussi n'est-il pas très difficile d'imaginer l'attitude du psychiatre devant le mythomane: individu symbole, comme

les autres, le médecin s'agite devant le malade avec l'espoir de se faire voir et entendre à travers la carapace de l'autisme. Mais il demeure extérieur, qu'il emploie la douceur ou la violence. D'ailleurs le médecin a peu de temps. Il frappe à la porte une fois, deux fois, essaie sa clef, burine la serrure, et reste dehors. Son devoir professionnel ayant alors atteint la limite du possible, il s'éloigne perplexe. Que s'est-il passé, du point de vue du malade? L'individu symbole est *passé* dehors. Il avait pourtant des caractères particuliers, une certaine envergure apparente. Le mythomane a fait un effort d'adaptation... mais comment ne pas avoir de défiance à l'égard d'un homme qui va s'attaquer au rêve, qui va s'opposer à l'intérêt à soi-même, lorsqu'on sent cet homme plus fort se faire petit, passif, complaisant. Le psychiatre n'avance pas d'un pouce, si doucement qu'il parle, si longtemps qu'il écoute.

Pour le mythomane, ce ne sont pas les individus qui comptent ce sont les mythes. Pour qu'il digère le médecin, il faut que le médecin devienne un mythe. Rien ne sert d'être collé contre la coque de l'individu enkysté, de plus en plus près; *il faut s'intégrer au système mythomane.*

Deuxième fait

Le problème est bien d'entrer chez le mythomane. Il se pose de la façon suivante. Le moi à fracturer est bloqué par l'intérêt à soi même; deux solutions à envisager à l'égard de ce dernier : être son ennemi déclaré et être plus fort que lui — il ne faut pas y compter, de l'extérieur; le servir avec dévouement et lever l'obstacle de la porte en devenant le valet de la maison.

La satisfaction du besoin de fabuler et le plaisir qu'il entraîne sont la fortune de la maison. On observe toujours quelque méfiance à l'égard du nouveau valet, s'il y a un trésor dans la propriété. La confiance n'ira jamais au valet mal déguisé. Un valet trop homme du monde est suspect. Le médecin a beau se faire petit, il ne peut tromper la vigilance d'un moi qui veille sur son seul trésor. Il ne reste qu'une solution : faire du mythomane un ami — d'égal à égal.

Le médecin réalise déjà à ce moment, les conditions requises; il peut entrer; mais il n'est pas encore entré. Attendre le moment opportun est évidemment indiqué. Mais si le mythomane « connaît quelqu'un à la Préfecture de Police », il ne faut pas laisser passer l'occasion. Il faut donner au fabulateur le moyen de prendre la première place dans le couple « psychiatre-mythomane ». Demandez au fabulateur s'il peut, à l'occasion, faire lever une contravention, prenez-le à part sur le ton de confidence, laissez lui entrevoir qu'il aura son avis et ses conseils à donner sur une histoire un peu délicate qui vient de vous arriver. Laissez, en partant, les portes ouvertes : ne dites pas « allez à la Préfecture tout de suite », mais « je pense que l'affaire s'arrangera seule, nous en reparlerons; mais pour l'instant je suis heureux de savoir que je peux me reposer sur vous ». Autre exemple : une malade raconte qu'elle porte volontairement un faux nom pour pouvoir oublier, incognito, ses malheurs de princesse. Soyez ému et faites-lui envoyer des fleurs chaque jour. Admirez son goût aristocratique dans les moindres faits de sa vie quotidienne, la finesse de ses attaches; feignez d'être respectueusement

épris. Le moindre médecin est tout de même « un Docteur », et le mythomane ne manque pas, à partir de ce moment, de réhausser son propre sentiment de valeur en intégrant un ami de qualité.

Le médecin, pour être introduit, n'en est pas moins resté en bordure. Il est l'occasion des mythes; il faut qu'il devienne le but final de la fabulation. Cela demande de l'opportunité et du temps. Il faut passer toute une longue phase des opérations à un travail de reconnaissance. Il faut se renseigner sur les Dieux du logis, leur plaire, puis les supplanter. Il faut miser sur son ascendant personnel, sur la sympathie volontaire, sur les défauts du mythomane.

Troisième fait

Durant tout ce long travail qui doit avoir pour but de devenir la raison d'être de la mythomanie, le médecin court un risque. Un mot malheureux peut mettre en révolution l'intérêt égoïste du malade, et aboutir à une expulsion rapide. Les individus normaux ne procèdent pas, à ce point de vue, très différemment : dites à une « amie de toujours » qu'elle a quelques cheveux blancs et que sa taille s'épaissit. Elle ne vous verra plus de sitôt et vous apprendrez par un ami commun qu'elle refuse de vous voir parce qu'il y a trois ans, vous n'avez pas répondu à l'une de ses lettres — et vous pouvez être certain de sa sincérité : elle a trop d'intérêt à oublier les véritables raisons de la fâcherie.

De même, le mythomane a trop d'intérêt à faire abstraction de ce qui gêne son égocentrisme, il vous expulsera, comblera la place que vous occupiez par une fable, et toute action thérapeutique ultérieure sera vaine. A la

condition de ne risquer aucune contradiction, d'être toujours enthousiaste, de rester « de mèche », vous pourrez espérer acquérir dans le moi mythomane une situation polaire. Mais il y a un travail positif à faire. Le pôle attractif est d'autant plus puissant qu'il n'existe aucun autre pôle à proximité. Il faut veiller aussi à ce qu'il n'existe aucune perte de fluide. Il faut réaliser l'isolement du malade.

Cet isolement n'est pas un isolement physique. Il faut le réaliser sur le plan psychologique. Chassez le malade du milieu à mythomanes, qui est plein de Dieux secondaires, de points de déperdition et de fuite; ne le laissez pas seul, car le fait de devenir illimité risque de l'accrocher à une étoile quelconque du firmament qu'il découvre en méditant; envoyez-le chez un oncle général ou une tante salutiste.

Enfin, tout cela observé, vous avez réalisé une polarisation dont vous êtes maître absolu et exclusif. Le plus difficile est fait, mais pas le plus long. Votre mythomane est imperméable de tous les côtés sauf un, le vôtre.

Quatrième fait

Vous avez encerclé le mythomane au moment il croit vous encercler. Vous êtes le fil qui le rattache encore à l'extérieur. Soyez plus prudent que jamais : rompre le fil à ce moment, c'est emmurer le malade dans la tour que vous lui avez construite. Le problème sera, ultérieurement, de faire éclater le système; pour cela, ne risquez pas d'en sortir par un mouvement intempestif.

Pour affermir votre situation centrale, votre équilibre, avant de risquer un geste, comptez sur une aide : celle du

temps. Il faut laisser, autour de vous, se superposer les couches de cristallisation. Toute histoire qui naît, vit et meurt pour vous, toute fable qui s'achève au bénéfice d'une autre fable, laisse derrière elle une sédimentation affective plus sûre que n'importe quel autre ciment psychologique.

Assis dans cette situation confortable et sans risque, attendant tout de l'habitude et multipliant les visites pour en accélérer les effets, le thérapeute a encore un but immédiat à poursuivre. Il doit faire feu de tout bois, et ne rien négliger pour attacher le mythomane par les liens les plus normaux de l'amitié, de la confiance, des sentiments. Ce qui n'est possible à aucun autre, le médecin en position polaire peut le réaliser, il peut devenir la présence indispensable au malade, il peut être l'objet de son affection. Les poignées de mains se prolongeront, les petites attentions se multiplieront, et, bientôt, le malade n'existe plus que par et pour le médecin. Nous touchons le terme des travaux de capture.

Examinons le sujet à cette période : il possède une seule porte d'accès, celle du médecin; il construit dans un seul but, le médecin; il ne voit plus qu'un être au monde, le médecin; il est attaché au médecin par les liens affectifs les plus directs.

Cinquième fait

Le mythomane vous est livré, pieds et poings liés. Tout l'enchaîne, la cristallisation des histoires passées, les habitudes, les sentiments. Progressivement éloigné du réel, il est de moins en moins capable d'adaptation. Il faut donc, de toute façon, élever la tension psychologique. Mais pour remonter cette tension, sans risquer l'accrochage à d'autres

pôles réels, il faut créer chez le malade le besoin de se raccrocher électivement au médecin.

Pour élever la tension psychologique, il ne peut être question d'utiliser l'enthousiasme qui a épuisé ses ressources; d'autre part, ce serait un enthousiasme pour quelque chose ou quelqu'un, et il n'est pas utile de faire intervenir de nouveaux dieux. Seule, l'*irritation*, la contrariété, rendront le sens du réel. Il faut que le malade, vivement choqué, se retrouve par surprise dans le réel, comme le dormeur réveillé d'une bourrade tombe inopinément du plan du rêve au plan du lit. Encore faut-il choisir la façon d'obtenir l'irritation. *Ne pas rester sur le plan du mythe* : sur ce plan, on n'obtiendrait que des réactions de rêve sans consistance; d'autre part, au point de vue thérapeutique, ce serait une erreur : quelque solide que soit la situation du *pôle*, il risquerait, en attaquant lui-même le système qu'il soutend, de faire baisser son propre potentiel. Il faut donc obtenir l'irritation directement, sur le plan humain, le plan du contact, de la sympathie. Il ne faut plus s'occuper du mécanisme mythomane et travailler uniquement sur l'attachement, sur la sympathie, sur le besoin créé.

En second lieu, il convient de créer une condition supplémentaire telle que l'irritation soit possible et utile. Pour cela, il faut arriver à faire que le malade sente son isolement. Il faut qu'il sente le rôle exceptionnel d'un partenaire sans lequel tout s'écroule d'un coup. Et pour mieux le faire sentir, le médecin devra tout mettre en œuvre pour créer l'anxiété. Si le malade arrive un jour plein d'enthousiasme le médecin restera de glace et prétextera une occupation urgente. Le malade s'en retournera tout désarmé et tout

désorienté. Au moment le plus délirant d'une fable créée pour lui, le médecin pensera à autre chose et ne suivra plus. Qu'une autre fois, le malade vienne chercher un dernier réconfort, en pleine angoisse, le médecin sera là mais n'aura pas le temps de recevoir. Sans doute convient-il d'entre-couper ces manœuvres de visites chargées de sympathie, faute desquelles le mythomane risquerait de chercher tout de suite un autre pôle qui serait immédiatement investi d'une charge suffisante pour rétablir l'équilibre sans guérison.

De cette manière, le malade sera de plus en plus désorienté. Il cherchera de moins en moins la solution dans le sens des rêves échafaudés en commun, et de plus en plus dans la transformation des rapports affectifs. Il ne la cherche pas dans le rêve parce qu'il sent brusquement combien le partenaire est capable de sang-froid, il comprend qu'il n'a jamais été la dupe. Il le soupçonne de n'avoir jamais participé et d'avoir dû sourire intérieurement; il en a la crainte et cette crainte l'attache d'autant plus. D'ailleurs, une poignée de main complice permet de replonger le malade pour un temps plus long dans sa perplexité et d'augmenter encore ses soupçons et ses craintes.

Si le médecin sait garder son malade sous son influence, si, d'autre part, il s'assure son isolement complet, ce dernier n'a plus qu'une solution pour mettre fin à son anxiété : préférer l'amitié du thérapeute au rêve qui l'éloigne et dont il n'a plus besoin pour le moment. Si le cas le permet, il ne sera pas mauvais que le médecin ait un mouvement d'humeur à l'égard des histoires fabriquées — non de telle histoire particulière, mais de tout ce qui n'est pas *solide et réel*.

Alors, le malade écrit une lettre où il confesse ses péchés. Il se rend d'ailleurs bien compte de ce qui s'est passé, mais il demande au thérapeute de rester son meilleur ami, car il reste le seul homme devant lequel il pourra se trouver sans faux orgueil et sans fausse humilité. Au surplus, l'expérience sera profitable et il promettra vraisemblablement de ne plus jamais raconter d'histoires, au moins aux personnes dont il veut une amitié solide.

Sixième fait

Nous dirons que cette méthode n'est pas une vue de l'esprit et nous voudrions pouvoir publier deux lettres qui sont hélas impubliables, d'un jeune homme à son amie — sadique ayant réalisé le traitement sans le vouloir; et d'une jeune fille sur laquelle nous avons réalisé — par rapport à l'attachement qu'elle avait pour nous — toute la cristallisation et ensuite tout le désarroi possible. Cette dernière, que nous avons revue il y a quelques mois a maintenant fait son diagnostic et se comporte d'une manière totalement différente. Il y a eu dans ces deux cas une inversion totale de l'attitude à l'égard du mythe : aussitôt après la « guérison », ce fut une véritable mythophobie, d'autant plus forte que l'attachement au thérapeute demeurait.

Septième fait

On ne peut pas dire qu'un traitement par effraction soit tout à fait différent d'une psycho-analyse, si l'on prend le terme dans son sens strict. Mais évidemment, il n'y a aucun point commun avec la méthode de Freud.

Le problème est d'ailleurs assez délicat. Pour prendre la mesure commune entre les deux méthodes — ou plutôt un langage commun, nous devons dire que les chemins suivis ont été inverses. Le traitement exposé dans les considérations précédentes s'est borné à contraindre la personnalité du mythomane dans des limites normales. Si le sujet fait des *complexes* pathologiques avant sa guérison, il les conserve après. Peut-être les transposera-t-il. Ce traitement par la *désorganisation-choc* n'empêche en tous cas aucunement le sujet de subir ensuite une psychanalyse.

Il y a un mot à dire sur cette expression classique de DUPRÉ qui considère certaines formes de mythomanie comme un puérilisme mental. Pour rester dans l'hypothèse psychanalytique, il est certain que les manifestations de retour à l'enfance relèvent de complexes souvent faciles à mettre en évidence. La mythomanie deviendrait alors un simple symptôme, une manière de manifester extérieurement un déséquilibre des affects. Mais il y a deux choses à envisager : il y a une manière de rompre avec l'enfance, c'est de devenir adulte par surprise, au cours d'un grand choc intérieur. Le traitement par désorganisation-choc, peut réaliser une pseudo-psychanalyse en raccourci. Il y a un second fait : les échecs de psychanalyse en clinique; auxquels cas on peut toujours opérer un *chamboulage* suivant la méthode décrite.

Enfin, ce traitement, pour être très long, n'est pas plus long qu'une psychanalyse. Il exige moins de compétences ou du moins, un simple sens psychologique suffit et n'importe quel praticien intelligent, non médecin même, peut tenter le traitement sans initiation préalable.

Huitième fait

De toute façon, le traitement est long et ce n'est pas là sa plus grande difficulté. Ce qui est nécessaire pour réaliser cet attachement, cette intégration totale, c'est un effort de sympathie qui n'est pas du ressort de tous les médecins ni de tous les psychologues. Il faut arriver à oublier tout esprit critique, à avoir une attitude réellement relâchée. Il faut ne jamais prendre le pas, ne jamais risquer d'être paternel, car l'enfant qu'on enfonce dans son rôle d'enfant reste dans sa mythomanie, sans retour. Il faut aussi la réalisation de conditions physiques; au moment où le mythomane n'a plus que son médecin pour tout horizon, il faut que ce médecin lui tienne lieu de tout. Pour cela, il ne doit avoir aucun point faible, aucune difformité amoindrisante, aucune splendeur gênante non plus. Toutes considérations qui demanderaient une étude détaillée, mais qui partent d'un principe connu : n'importe qui ne peut pas faire de psychothérapie, ou de bonne psychothérapie.

Outre ces éléments physiques et psychologiques, il est nécessaire de posséder une culture solide si l'on veut saisir au vol le sens profond de l'inspiration mythomane. Le mythe, gratuit en apparence, n'est jamais gratuit d'un point de vue plus général. Seule, une culture humaine peut permettre l'habileté nécessaire pour aller dans le sens du mythomane sans avoir l'air de marcher devant lui, ni sans se laisser conduire.

CONCLUSIONS

CONCLUSIONS

Limité par les dimensions du travail, nous avons parcouru trop rapidement les détours du processus mythomane. Et s'il faut donner, au lieu de l'itinéraire, des perspectives qui le résument, il devient impossible d'éviter les déformations grossières. Aussi peut-on nous reprocher d'avoir fait, par endroits, un travail un peu primaire. Ce défaut est inhérent à une étude de psychiatrie contrainte de rendre toute chose claire, articulée, démontable, schématique, pour pouvoir devenir communicable, universellement compréhensible.

Peut-être la psychologie procède-t-elle autrement, et mieux; mais nous devons nous plier aux nécessités proprement médicales. En particulier, le souci de ne pas s'éloigner de l'observation des faits a dominé la construction de ce travail sur la mythomanie. En ce qui concerne le point thérapeutique, nos considérations, issues de deux observations personnelles très longues et très poussées, n'ont pas eu l'occasion d'être appliquées depuis, dans un but systématiquement thérapeutique.

Notre présent essai a tenté une analyse, une synthèse et une application clinique. Il a retrouvé tous les éléments essentiels de la mythomanie, si nombreux qu'il est difficile

d'en embrasser l'ensemble sans s'aider de l'ordre suivi dans leur découverte. Tentons pourtant un bilan terminal.

Partis d'un examen psychologique du mythomane, nous avons d'abord démonté le mécanisme dans un but d'inventaire. Le mythomane fréquente des milieux déterminés, son esprit le dirige vers certains domaines d'activité de préférence à certains autres, il choisit ses partenaires suivant les besoins intimes de sa mythomanie. Mais tous ces faits ne sont que des projections du déséquilibre intérieur, qui est primitif. Si la mythomanie subit une influence, cette influence ne peut venir que du sujet qui la secrète; et tout ce qui peut modifier l'inconscient du mythomane modifie plus ou moins la forme et le contenu de son rêve : influences familiales, mode congénital de réactions (tempérament), intervention du fait accidentel, etc. Suivant leur tempérament, les malades répondront de manière différente au besoin intérieur de fabulation. Il est même possible de considérer quelques modes distincts du processus mythomane. L'examen psychologique classique, pratiqué sur le mythomane révèle un individu normal par toutes ses facultés mais, accordant une prépondérance pathologique aux éléments égoïstes de l'affectivité; dans le détail, nous examinons quelques points typiques de la psychologie du mythomane : son habileté, son anxiété, sa défiance de la logique, l'absence du sens de la mesure, etc.

L'analyse faite, il fallait *reconstruire*, seul moyen de saisir le fil conducteur des engrenages. Après quelques sondages dans l'affectivité du mythomane, après avoir dégagé encore quelques éléments de base, nous sommes partis pour le voir croître jusqu'à épanouissement, des racines du

processus mythique. Le processus prend ses racines dans l'affectivité, et sa force dans l'intérêt excessif que le sujet porte à soi-même. Tous les éléments de cette vie affective égocentrique du mythomane, les sentiments d'infériorité, le jeu inconscient des tendances à satisfaire, les manifestations du tempérament, sont autant de canaux secondaires qui alimentent le processus mythomane d'une sève extrêmement vive.

Ces éléments de base, ces racines, combinent leurs influences en cent réactions internes au système : mécanismes de compensation, symbolisation, besoin de fabulation, joie de satisfaire ce besoin, attachement à cette joie; puis ces racines et leurs combinaisons réagissent sur les couches superficielles de la conscience, et l'on vient à comprendre ainsi la notion d'un public chez le mythomane, son absence de curiosité, son défaut de sympathie — qui s'oppose à l'excessive sympathie qu'il s'accorde « à l'intérieur » —, les modifications apparentes de sa vie intellectuelle (imagination, jugement), son comportement, sa façon particulière de croire au produit même de sa fabulation. Soumis au contact forcé du réel, le moi mythomane répond au non-moi qui l'entoure par des réactions spécifiques : habileté, anxiété, croyance intellectualisée, besoin de perméabilité logique de l'entourage, comportement.

Ce jeu à facettes d'un intérêt à soi-même donne bien tout ce que nous venons d'énumérer; mais si, au lieu de suivre linéairement les trajets du jeu, nous considérons l'attitude globale d'un moi mythomane, nous voyons que ce dernier est refermé sur lui-même. L'autisme du mythomane est le fait d'un trop haut potentiel d'intérêt au moi.

Une planète est visible d'une planète. Le soleil, qui n'existe que par sa lumière, aperçoit à peine les planètes qu'il éclaire, et reste prisonnier de son éblouissement. Ainsi le mythomane, dans la mesure où il accorde plus d'intérêt à lui-même en accorde moins aux autres et voit sa propre affectivité l'envelopper en l'isolant.

Cet autisme connaît des degrés divers. Il peut intégrer les individus extérieurs : c'est l'*autisme extraverti*. Il est extraverti puisqu'il tient compte du public; mais il est autisme parce que la véritable valeur affective de ce public, pour le mythomane, n'est que la projection, le reflet de son propre intérêt à lui-même sous les aspects de l'intérêt d'autrui. L'*autisme introverti* a aussi son public qui est, comme le précédent le reflet du processus égocentrique : il est constitué par les personnages du rêve. Toute la différence tient au rapport qui existe entre les symboles d'individus utilisés par le mythomane, et les individus réels qui leur correspondent.

Cliniquement, l'autisme extraverti et l'autisme introverti correspondent respectivement aux mythomanies simples et aux mythomanies délirantes. Mais la notion d'autisme rend compte de distinctions et de transitions qui sont moins exactement expliquées par le critère de la croyance du mythomane à son mythe, ou par la notion de délire — qui ne peut pas, légitimement, s'appliquer à tous les cas de rêve intérieur.

Les considérations thérapeutiques qui découlent de la notion d'un autisme mythomane soulignent la nécessité de forcer l'autisme, d'entrer dans le moi, d'y conquérir une place centrale — seule condition indispensable pour tenter

une action curatrice. Quant à cette action, elle vise à faire du médecin préalablement introduit dans le moi par un long travail, le seul lien avec le réel, avec la vie. Une fois le malade lié au médecin sur le plan humain, affectif, vital, il ne reste plus qu'à le mettre dans une situation telle qu'il ait à choisir entre l'abandon du rêve, et l'abandon du seul être qui lui soit devenu indispensable; ce qu'on obtient en combinant l'isolement, le cynisme du thérapeute, l'anxiété du sujet.

*
**

Comme essai psychiatrique, notre travail n'a de nouveauté que par rapport à ce qu'on dit habituellement de la mythomanie. Comme essai psychologique, nous ne lui accordons aucune valeur de découverte, sinon la mise en lumière de deux faits : la nécessité d'accorder moins d'importance au *mythe* et plus d'intérêt à la *manie*; l'opposition d'une *croyance pensée* à une *croyance vécue* qui déplace les critères de délire. D'un point de vue clinique, il ne change rien à ce qui est habituellement utilisé. Quant à la thérapeutique, elle attendra la consécration ou l'infirmité de l'expérience. Comme ensemble, notre essai est un point de vue parmi d'autres points de vue; et nous ne lui souhaitons aucun autre rôle que celui de contribuer à l'avancement d'un problème par la multiplicité des façons de le poser.

Vu : *Le Doyen*,
G. ROUSSY.

Vu : *Le Président de la thèse*,
Henri CLAUDE.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLETY.

TABLE DES MATIERES

	pages
INTRODUCTION	15
La croyance au mythe comme critère de délire ..	15
La notion d'un autisme extériorisé	21
Remarque bibliographique	22
Remarque sur le point de vue thérapeutique	22
Plan du travail	23
 LE POINT PSYCHOLOGIQUE	 27
Différents types de mythomanes	28
Le mode productif	29
Le mode enjoliveur	31
Le mode actif	33
Caractères communs	36
Les milieux à mythomanes	41
Clochards	42
Bohêmes	42
Rapins	42
Occultistes	43
Spirites	43
Milieux sportifs	43
Brasseries du Quartier Latin	44

	pages
Milieux de prostituées	44
Milieux cinématographiques	44
Milieux journalistiques	45
La question de la contagiosité	45
Les domaines d'élection de l'activité mythomane	47
Arts	47
Sciences morales	50
Les partenaires du mythomane	51
Suivant leur type	51
Suivant leur sexe	52
Les groupes de mythomanes	54
Les rapports du mythe et du mythomane	55
Infériorités et compensations	55
Eléments familiaux	56
Les faits de la vie quotidienne	57
Le tempérament	57
Examen psychologique du mythomane	59
Mémoire	59
Association des idées	59
Imagination	60
Jugement	60
Vie active	62
Vie affective	63
Conclusion	65
Quelques points particuliers de la psychologie du mythomane	65
L'aiguillage sans retour	65
Le changement de thème	66
L'habileté du mythomane	66
L'anxiété du mythomane	68
La sympathie pour le mythe	68

	pages
Alogique	69
Les mesures et les comparaisons chez le mythomane	70
Résultat global	73
LE POINT ESSENTIEL	79
Remarque à propos de l'imagination normale	79
Remarque à propos des témoignages	81
Orientations de sondage	85
Les racines du processus mythomane	87
L'intérêt à soi-même	87
Les sentiments d'infériorité	88
Les tendances inconscientes	89
Le tempérament	90
Résumé	91
Les engrenages du processus mythomane	91
Les mécanismes de compensation	91
Les sentiments de supériorité	92
La fabulation indirecte	93
Symbolisme	94
Le public	95
La fabulation directe	97
Joie d'excrétion	98
Résumé	99
Réactions internes du processus mythomane	99
Sympathie	99
Absence de curiosité	100
La sphère intellectuelle	101
La croyance vécue	102
Résumé	103

	pages
Réactions du processus mythomane aux éléments	
externes	103
L'habileté	104
L'anxiété	104
La croyance pensée	105
Le besoin de perméabilité	106
Comportement	106
L'autisme mythomane	107
Distinctions cliniques	111
LE POINT THERAPEUTIQUE	115
<i>Premier fait</i> : Nécessité de pénétrer le malade ...	115
<i>Deuxième fait</i> : Nécessité d'occuper une situation centrale dans le moi mythomane	116
<i>Troisième fait</i> : Erreurs à éviter; isolement	118
<i>Quatrième fait</i> : Nécessité des cristallisations et du temps	119
<i>Cinquième fait</i> : Irritation et anxiété thérapeuti- ques	120
<i>Sixième fait</i> : Bases expérimentales de la méthode	123
<i>Septième fait</i> : Rapports avec la cure psychanaly- tique	123
<i>Huitième fait</i> : Les difficultés du traitement	125
CONCLUSIONS	129
